



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## **Universitätsbibliothek Paderborn**

**Dialogues Entre Lord Shaftesbury Et M. Locke**

**Yverdon, 1765**

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48981](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48981)

DIALOGUES

ENTRE

LORD SHAFTESBURY,

ET

M. LOCKE,

~~Sur~~ quelques points essentiels à l'éducation de la jeunesse, pour servir de suite au Traité du dernier

SUR L'ÉDUCATION DES ENFANS.

TRADUITS DE L'ANGLAIS.

---

*Quid deceat? quid non? quò virtus, quò ferat error?*  
Horat.

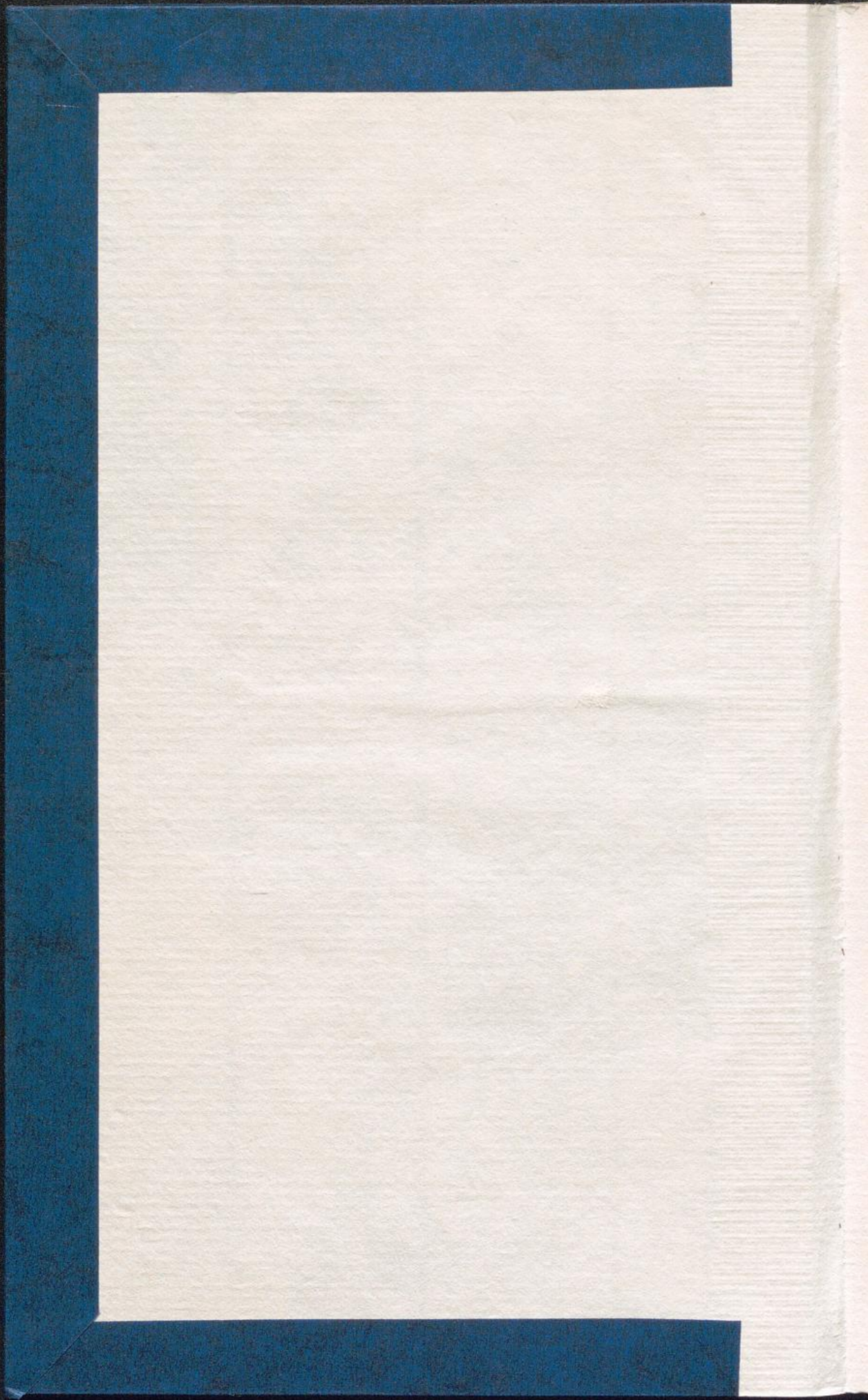
---

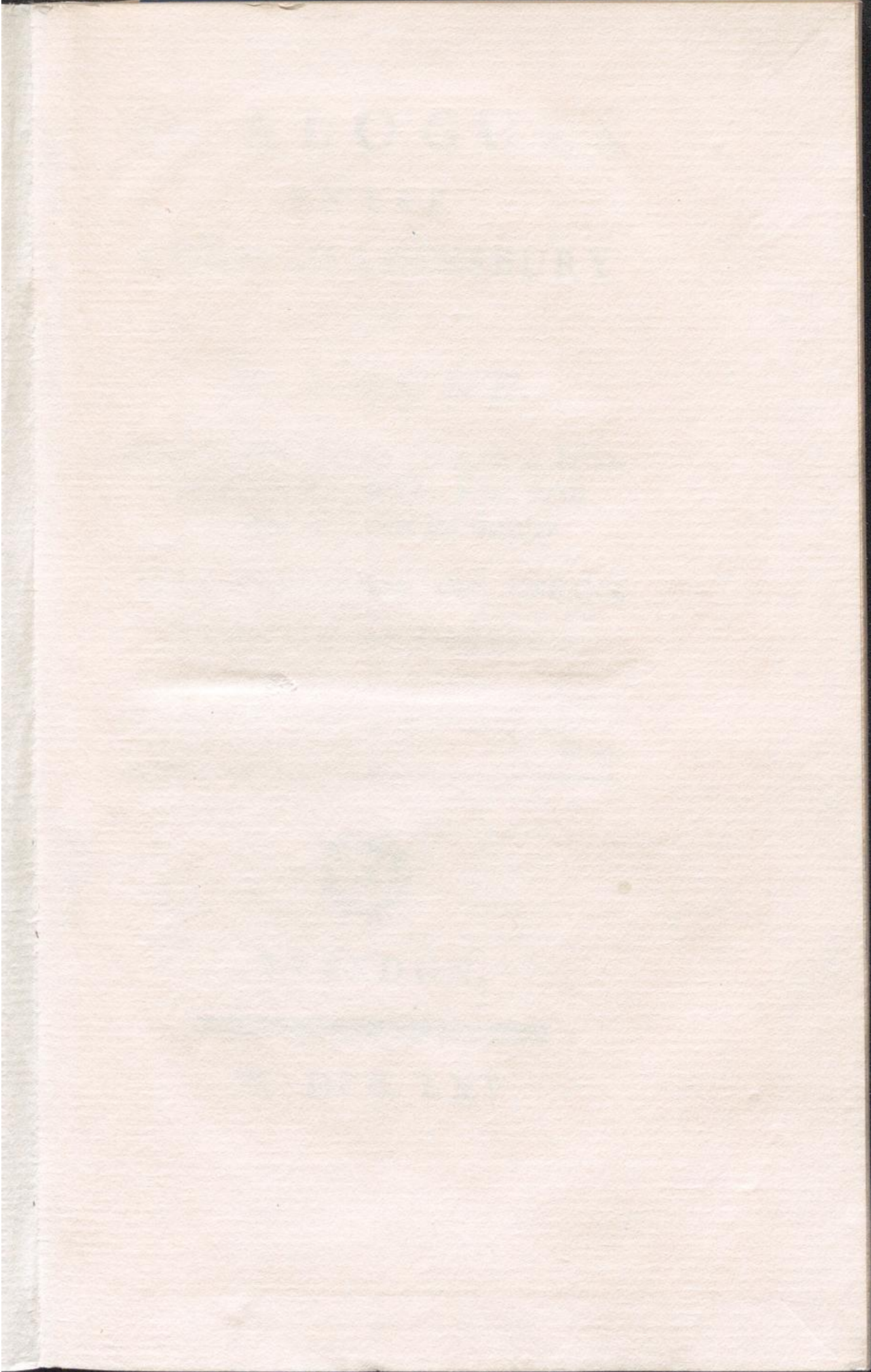


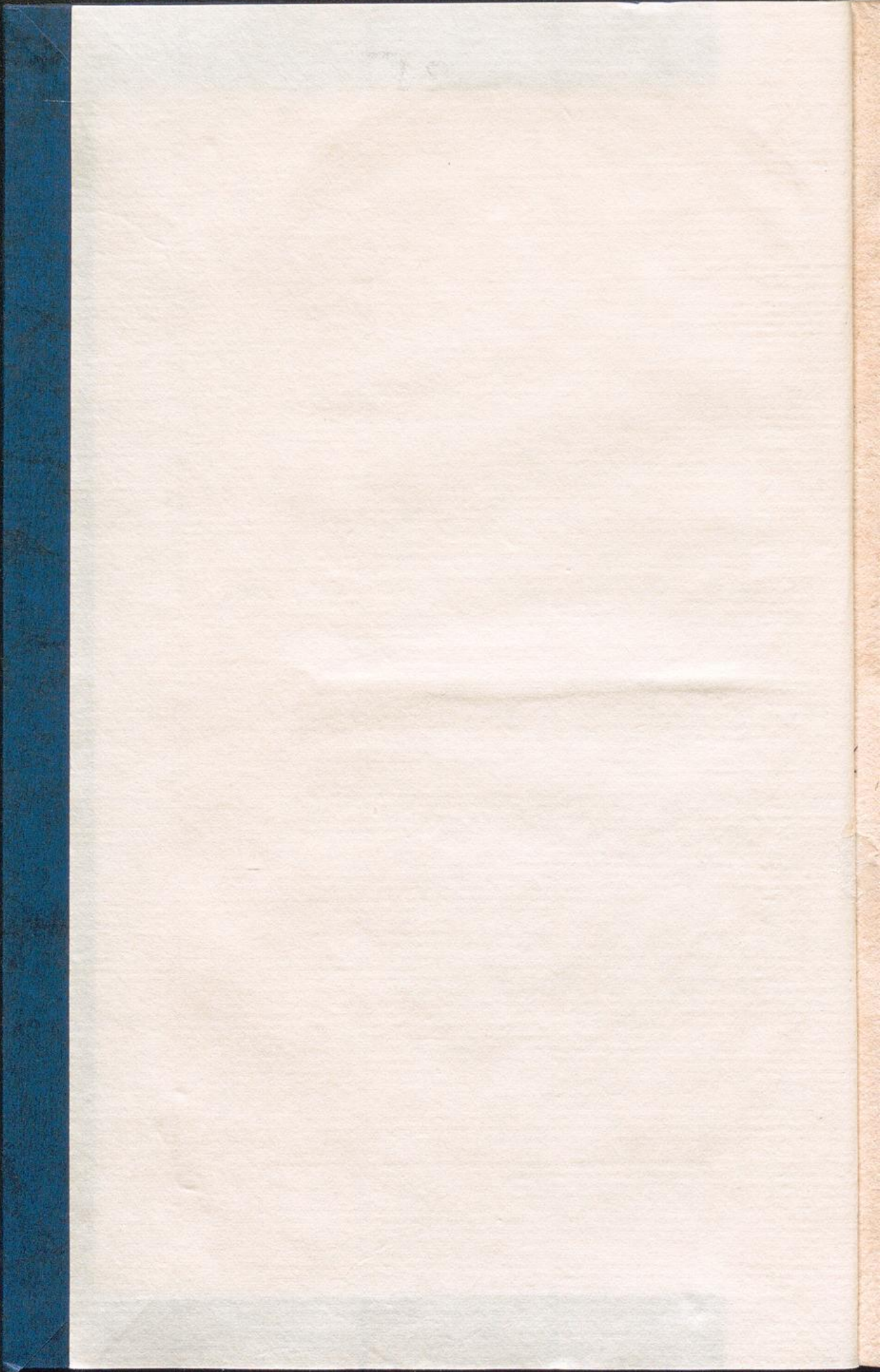
YVERDON,

---

M. DCC. LXV.







DIALOGUES

ENTRE

LORD SHAFTESBURY

ET

M. LOCKE,

Sur quelques points essentiels à l'éducation de la jeunesse, pour servir de suite au Traité du dernier

SUR L'ÉDUCATION DES ENFANS.

TRADUITS DE L'ANGLAIS.

---

*Quid deceat? quid non? quò virtus, quò ferat error?*  
Horat.

---



YVERDON,

---

M. DCC. LXV.

DEAR SIR

THIS

BOOK

IS

YOUR

PROPERTY

AND

SHOULD

BE

KEPT

IN

YOUR

LIBRARY

AND

NOT

BE

LOANED

TO

ANY

OTHER

PERSON

OR

INSTITUTION

WITHOUT

YOUR

PERMISSION



# P R É F A C E

D U

T R A D U C T E U R.

UN Ouvrage, où l'on fait parler deux des plus grands Philosophes d'Angleterre, sur les mœurs & les vrais intérêts de leur pays, ne peut pas être indifférent pour nous. Il nous importe certainement beaucoup de connoître une Nation qui prétend n'avoir point de rivale, & à qui cependant, sans trop nous flatter, nous pouvons soupçonner que la nôtre donne quelque sujet de jalousie. Ceux de nos Auteurs qui ont écrit sur les Anglois avec le plus d'impartialité, sont encore taxés par eux de prévention. Ils soutiendront toujours qu'aucun Etranger, même en

a 2



Standort: P 06  
Signatur: JKRC 1006  
Akz.-Nr.: 76/14613  
Id.-Nr.: W1285792





vivant parmi eux , ne peut parvenir ni à démêler le caractère qui leur est propre , ni à distinguer ce que leurs usages particuliers peuvent avoir de louable ou de défectueux.

Que pouvons - nous donc faire de mieux que de nous en rapporter à des Juges qui ne leur soient pas suspects ? Voici un de leurs Auteurs qui semble peser dans une juste balance leurs vertus & leurs vices , & il seroit peut-être difficile d'en trouver un autre qui eût su si bien concilier l'amour de la Patrie avec celui de la vérité. On trouvera dans ces Dialogues le pour & contre de ces mœurs nationales , qui les distinguent des autres peuples. Ce n'est pas qu'il n'y ait souvent beaucoup d'exagération dans la maniere dont elles sont présentées ; on doit regarder ces sortes de tableaux , comme ceux que les Peintres appellent des *Charges* , qui grossissent les traits , mais sans détruire la ressemblance.

A ce début , le Lecteur judicieux doit s'appercevoir que ce qui nous a déter-

minés à traduire ces Dialogues , ce n'est pas uniquement le goût de la Philosophie & de la Littérature Angloises , qui ont depuis peu une si grande vogue parmi nous. Il faut l'avouer , & ce n'est pas à l'honneur de notre Nation , en France les sciences mêmes ne sont pas moins soumises à l'empire de la Mode , que les habillements , les bijoux & les autres bagatelles de son ressort. Tout ce qui s'imprime à Londres , semble avoir désormais des droits à notre estime , ou du moins à notre curiosité.

Cependant nous n'osons nous flatter de l'accueil favorable que le goût moderne fait aux productions Angloises de tout genre ; nos craintes pour celle-ci ne sont que trop bien fondées. L'Ouvrage est rempli de mœurs , & la Morale assurément n'est pas à la mode en France. L'est-elle davantage en Angleterre ? C'est une autre question.

Des-Préaux s'est plaint que de son tems la lecture des Romans infectoit la jeunesse ; qu'eût-il dit de ceux d'aujourd'hui

d'hui, où le libertinage le plus scandaleux est peint des couleurs les plus attrayantes. C'est par cette voie que les vices de la Capitale se répandent sur toute la surface du Royaume (\*). Nos Romans modernes, qui ne sont autre chose que l'Apologie de nos vices, sont les Cathéchismes de la jeunesse : les femmes mêmes, qui auroient tant de raisons de s'en plaindre, ne rougissent pas d'en prendre le parti. Peut-on s'étonner après cela de l'extrême dépravation de nos mœurs ?

Ne fût-ce que pour opposer une digue à ce torrent d'écrits pernicioeux, on ne peut trop multiplier ceux qui

(\*) Paris est aujourd'hui, ce qu'étoit Rome du tems d'Ammien Marcellin. *Pauca domus studiorum seriis cultibus antea celebrata, nunc ludibriis ignavia torrentes exundant, vocali sono, perflabili tinnitu fidium resultantes. Denique pro Philosopho Cantor, & in locum Oratoris Doctor artium ludicrarum accitur, & Bibliothecis sepulcrorum ritu clausis, fabricantur hydrolica & lyra, titiaque, & histrionici gestus instrumenta.* Ammian Marcell.

Si l'on en croit le Docteur Brown cette description est aussi un tableau fidele de Londres.

tendent à rendre les hommes meilleurs. Les gens raisonnables doivent regarder comme l'ami & le bienfaiteur de son pays, celui qui fait un usage si louable de ses talents.

Les Dialogues que l'on donne aujourd'hui au Public dans notre Langue, sont, à proprement parler, une suite qui manquoit à ce que le fameux *Locke* a écrit sur *l'Education des enfants*. Après nous avoir enseigné, dans son *Essai sur l'Entendement humain*, comment l'esprit devient capable de penser, il nous apprend dans son *Traité de l'Education*, comment il faut s'y prendre, pour que chaque homme pense de la manière la plus avantageuse pour son bonheur & pour celui de son pays. Il commence son Institution au sortir même des bras de la nourrice, en démontrant par l'influence du physique sur le moral, qu'à l'âge où un enfant n'est pas encore en état de comprendre ce que c'est que le vice ou la vertu, on peut néanmoins par la façon de l'élever, le rendre plus ou moins susceptible des impressions

de l'une ou de l'autre. Il quitte à seize ans le jeune homme dont il a commencé l'éducation. L'Auteur qui le fait parler dans ces Dialogues, reprend en quelque façon son élève à cet âge, pour perfectionner ses connoissances, mettre un frein à ses passions naissantes, l'accoutumer insensiblement au commerce du monde, sans qu'il en contracte les vices, & le rendre enfin capable de servir sa Patrie dans le poste que la Providence lui a destiné.

*Gratum est quod Patria civem populoque dedisti,*

*Si facis ut Patria sit idoneus, utilis agris,  
Utilis & bellorum & pacis rebus agendis (\*).*

Le Traducteur du petit Traité de *Locke*, prévient l'objection qu'on pourroit lui faire sur ce qu'il publie cet Ouvrage en François. „ Bien des gens, „ dit-il, pourront s'imaginer que l'Auteur ayant eu principalement en vue „ de donner des regles pour bien élever

(\* ) *Juven. Sat. XIV.*

„ les jeunes Gentilshommes Anglois ,  
„ son Livre ne fauroit être d'un grand  
„ usage pour l'éducation des enfants en  
„ général , & que d'ailleurs il doit y  
„ avoir beaucoup de choses qui dépen-  
„ dent uniquement du goût des ma-  
„ nieres de la Nation , & qui par con-  
„ séquent seront inutiles dans les Pays  
„ étrangers. Il n'est pas douteux que  
„ l'Auteur n'ait accommodé ses réflé-  
„ xions au goût & aux manieres de son  
„ Pays ; mais il ne s'ensuit nullement  
„ delà que son Ouvrage ne soit bon  
„ que pour les Anglois. Et en effet on  
„ n'y trouve guère de choses qui ne  
„ soient à l'usage des autres Nations ,  
„ ou du moins qu'on ne puisse y ré-  
„ duire sans beaucoup de peine. Ainsi  
„ lorsque l'Auteur fait voir qu'un Gen-  
„ tilhomme Anglois doit apprendre le  
„ Droit reçu en Angleterre , il est visi-  
„ ble qu'un François est obligé par les  
„ mêmes raisons à s'instruire des Loix  
„ qu'on observe en France. ”

Nous ne pouvons que faire la même  
réponse à ceux qui nous feroient la mé-

me objection au fujet de la traduction de ces Dialogues.

Les Anglois voyagent peut-être trop, & de trop bonne heure; il y a long-tems qu'on s'en plaint parmi eux; témoin l'Ouvrage traduit en François de *Joseph Hall*, un des plus illustres Evêques d'Angleterre, qui a pour titre: *QUO VADIS? ou Censure des Voyages, ainsi qu'ils sont ordinairement entrepris par les Seigneurs & Gentilshommes d'Angleterre.* Plusieurs autres Ecrivains en différens tems ont rebattu tout ce que ce savant Evêque a dit à ce sujet, & toujours inutilement. La preuve en est plus forte que jamais, dans la quantité d'Anglois que nous voyons aujourd'hui à Paris: on ne doute pas que ce ne soit ce qui redouble à Londres, dirons-nous, le zele ou la fureur de l'illustre faction des ANTI-GALLICANS. Ce Parti violent n'est ni Whig, ni Tory, ni pour la Cour, ni pour le Pays; conformément à la dénomination dont il se glorifie, il se borne à signaler la haine qu'il porte au nom François. Aussi tan-

dis que tous les gens raisonnables , tous les honnêtes gens des deux Nations jouissent de l'heureuse paix qui les a reconciliées & en bénissent les Auteurs , ceux-ci continuent à nous faire une guerre de plume , beaucoup plus ridicule à la vérité que redoutable.

Les papiers publics sont remplis de projets si étranges de leur part , qu'on est surpris qu'ils n'aient pas encore demandé au Parlement de la Grande-Bretagne un Acte , portant prohibition de voyager en France , sous peine d'amendes pécuniaires , considérables & relatives à l'état des personnes qui ne voudroient pas se soumettre à la Loi.

Tout blamable qu'est cet excès , l'amour de la Patrie , la première des vertus , peut l'excuser ; un excès tout différent , qui chaque jour fait de nouveaux progrès parmi nous , ne peut provenir que du plus odieux de tous les vices. Loin que nous ayons des ANTI-BRETONS à opposer aux ANTI-GALLICANS de Londres , ceux-ci ont au milieu de Paris même , des gens qui ,



fans en prendre le nom , leur font en quelque sorte associés, qui se montrent tels dans leurs discours & dans leurs écrits , & qu'à la vérité, nous ne devons pas regarder comme François , puisqu'ils ne craignent rien tant que de le paroître. Quelques enthousiastes Anglois , dont il s'agit ici , peuvent ne pas avoir , mais ils affectent du moins , l'esprit patriotique , lorsqu'ils s'élevent avec tant de violence contre des mœurs étrangères , qu'ils tâchent de rendre suspects à leur Pays : nos déclamateurs , au contraire , qui ne font qu'avilir le leur , s'ils n'en font pas les ennemis , que veulent-ils que nous les croyons ? La source où l'on puise ce mépris pour la Patrie est assez connue , & ne peut être trop décriée. Si sous le plus doux de tous les Gouvernements , si sous le regne de LOUIS LE BIEN-AIME' , il est en France quelques *Anti - Gallicans* ; c'est qu'il est aussi parmi nous , qu'on nous pardonne l'expression , des *Anti-Philosophes*.

Revenons à l'empressement qu'ont

les Anglois de fortir de chez eux , pour connoître les Pays étrangers , & avouons que s'il n'est pas le même parmi les François, c'est peut être l'effet d'un peu trop de prévention pour le leur. Ainsi quoique donnant dans l'excès opposé à celui de nos voisins , nous ne sommes pas moins intéressés qu'eux à l'examen de l'*utilité des voyages*. Un de nos Philosophes qui vaut bien autant qu'aucun autre ancien ou moderne , *Montagne* dit que pour l'institution de la jeunesse „ le commerce des „ hommes est merveilleusement propre , „ & la visite des pays étrangers ; non „ pas pour rapporter seulement , à la „ mode de notre Noblesse Française , „ combien de pas à *Santa Rotunda* , ou „ la richesse des caleçons de la *Signora Livia* , ou comme d'autres , combien „ le visage de Néron de quelque vieille „ ruine de là , est plus long ou plus „ large , que celui de quelque pareille „ Médaille ; mais pour en rapporter „ principalement les humeurs de ces „ Nations & leurs façons , & pour frot-

„ter & limer notre cervelle contre  
„celle d'autrui (\*).

Nous devons ajouter que le reproche, que nos voisins nous ont si souvent fait, de trop négliger la connoissance des autres Pays, seroit injuste dans ce moment-ci. La révolution en faveur de l'Angleterre, que l'Auteur de ces Dialogues annonce avec une sorte de satisfaction, est déjà fort avancée, ou plutôt, ce qu'il semble prédire, n'est que la description de ce dont lui-même il a été témoin. La dernière guerre dans l'esprit des gens sensés des deux Nations, n'avoit pas altéré les sentimens d'estime qu'elles se doivent réciproquement. Quel agréable spectacle ne leur offre pas aujourd'hui cette correspondance mutuelle, plus générale & plus intime qu'elle ne l'a jamais été, entre les deux Capitales ! Correspondance, qui n'embrasse pas moins les Sciences, les Arts, la Politesse & tout ce qui contribue aux charmes de la

(\*) Essais de Montagne, Liv. I. Chap. XXV.

Société, que les différents objets du commerce; qui jusqu'ici paroïssoit avoir été le seul lien des deux peuples. Si nous avons l'avantage de posséder à Paris le célèbre M. HUME, nos voisins ont vu arriver à Londres avec la Paix quelques-uns des Savants, qui parmi nous tiennent le premier rang dans la Philosophie autant que dans la Littérature, tels que M. DU CLOS & M. DE LA CONDAMINE.

Dans ces circonstances ils ont été forcés de reconnoître que le reproche de frivolité qu'ils font à nos Dames Françoises, ne doit pas s'étendre à toutes. Quel accueil n'ont-ils pas fait à l'une des plus recommandables de ce Pays-ci, qu'ils n'ont pu voir sans étonnement ajouter à ces graces de l'esprit, si rares encore dans le sexe le plus fait pour les posséder, une étendue de lumières & une variété de connoissances qu'ils ne font pas plus accoutumés que nous à trouver dans les personnes de sa naissance & d'un sexe différent. Ces traits qui caractérisent la Dame illustre

dont il est ici question, nous dispensent de mettre le nom au bas du portrait.

On croit devoir prévenir le Lecteur que ces Dialogues, qui viennent de paroître nouvellement à Londres, sont supposés avoir été écrits en 1700, & adressés en ce tems par le Comte de *Shaftesbury* à *Robert Moleworth* son ami. S'il y a eu de la hardiesse de la part de l'Auteur Anonyme, à mettre sur la scène deux Philosophes d'une aussi haute réputation que ses Interlocuteurs, il y a certainement encore plus de mérite à s'être conformé, aussi heureusement qu'il l'a fait, au caractère particulier de chacun d'eux. C'est une justice que doivent lui rendre ceux qui connoissent le *Traité de l'éducation de Locke*, & ceux qui ont lû en Anglois les *Caractéristiques* du Lord *Shaftesbury*. On dit en Anglois, parce que les trois volumes qui les composent, ont été plutôt déguisés que traduits en notre Langue, par ceux qui vouloient se  
faire

faire honneur de sa Philosophie (\*). Si nos voisins se sont permis autrefois cette espece de brigandage littéraire vis-à-vis de nous, il faut avouer qu'à leur égard nous prenons aujourd'hui notre revanche avec usure.

Le cinquieme Traité des *Caractéristiques*, qui est le récit de quelques *conversations Philosophiques sur des sujets de Morale & d'Histoire Naturelle*, est le modele que l'Auteur de ces Dialogues a choisi, & qu'il a parfaitement imité. Dans les discours qu'il fait tenir au Comte de *Shaftesbury*, on retrouve les mêmes principes & le même esprit qui regnent dans tous ses Ouvrages. On n'en citera qu'un exemple. Voici ce qu'il dit quelque part de l'éducation publique: „ La nature elle-même, toute „ grossiere qu'elle est dans sa premiere

(\*) Le Philosophe Chrisippe méloit à ses Livres, non les passages seulement, mais des Ouvrages entiers; ce qui a fait dire à Apollodore, que qui en retrancheroit ce qu'il y avoit d'étranger, son papier demeureroit en blanc. Diog. Laert. dans la vie d'Epicure.

„ simplicité, est un meilleur guide en  
„ toute chose, que cette Logique de  
„ Collège & ce savoir pédantesque.....  
„ Les simples amusemens des gens du  
„ monde forment mieux la jeunesse,  
„ que les profondes recherches des pé-  
„ dants. Le commerce des premiers,  
„ est l'unique antidote que nous ayons  
„ contre le génie particulier à ceux-  
„ ci, qui n'est propre qu'à rendre la  
„ science même & le savant également  
„ haïssables (\*).

Dans la controverse, que sur cha-  
que point à discuter l'Auteur fait sou-  
tenir à *Locke*, il n'est pas moins atten-  
tif à faire parler ce Philosophe comme  
il a écrit. Ceux qui voudront s'en affu-  
rer, peuvent consulter le Paragraphe  
CC, de son *Traité de l'éducation*, qui,  
selon toutes les apparences, est le pre-  
mier germe de ces Dialogues. *Locke* y  
foutient en effet, „ que depuis seize jus-  
„ qu'à vingt ans, qui est le tems qu'on  
„ employe à faire voyager les jeunes

[ (\*) Avis à un Auteur.

gens, c'est précisément alors qu'ils  
font moins propres que jamais à  
recueillir le double fruit qu'on se  
promet de leurs voyages, dont le  
premier consiste à apprendre les  
langues étrangères, & l'autre à se  
rendre plus sage & plus prudent,  
en conversant avec des hommes &  
des peuples, qui n'ont ni le même  
tempéramment, ni les mêmes  
coutumes, ni les mêmes mœurs.  
..... Que de retirer des jeunes gens  
d'auprès de leurs parents, pour les  
envoyer dans des lieux éloignés, sous  
la conduite d'un Gouverneur, dans  
le tems que se croyant des hommes  
faits, ils s'imaginent n'avoir plus be-  
soins d'être gouvernés par autrui,  
quoique dans le fonds, ils n'aient ni  
assez de prudence, ni assez d'expé-  
rience pour se conduire par eux-  
mêmes; faire cela, c'est les exposer  
aux plus grands dangers qu'ils puis-  
sent courir durant tout le cours de  
leur vie, lorsqu'ils font le moins en  
état de les éviter.



Il est sans doute glorieux pour l'Angleterre que non-seulement un des plus grands Philosophes, mais que même le plus grand Poëte qu'elle ait eu (a), aient assez senti de quelle importance est l'éducation des enfants, pour s'en occuper sérieusement. Platon leur en avoit donné l'exemple (b); & ils ne l'ont suivi, que parce qu'ils étoient, comme lui, de cet ordre supérieur des hommes, qui voient comme grand, ce qui semble petit aux yeux du vulgaire, & trouvent en effet petit ce qui lui semble grand. Montagne parmi nous a pensé comme eux. Son Chapitre de *l'Institution des enfants* est un de ceux où, par la force de son génie, il s'est le plus élevé au-dessus des lumières de son siècle. Ce n'est pas dire assez : il y a tout lieu de soupçonner que *Locke* lui-même

(a) Milton. Voyez une Lettre où il propose une nouvelle manière d'élever la jeunesse d'Angleterre, écrite environ l'an 1650 à M. Harhib : traduite en François & imprimée en 1746.

(b) On a aussi de Plutarque un Traité sur la manière d'élever les enfans.

me, doit au Philosophe François, qui l'a précédé, une grande partie des vues nouvelles de son *Traité d'éducation*. Du moins, à la méthode près, qui n'étoit pas assurément du gout de *Montagne*, & que le Philosophe Anglois observe si exactement, on trouve entre eux sur tous les points importants la plus grande conformité. On a vu que celui-ci est d'avis de commencer l'éducation d'un enfant dès l'âge le plus tendre; le premier en avoit donné le conseil avant lui. „ Prenez, dit-il, les simples discours de la Philosophie, sachez les choisir & les traiter à point. Un enfant en est capable au partir de la nourrice, beaucoup mieux que d'apprendre à lire & écrire. La Philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la décrépitude.

L'Auteur des Dialogues examine de nouveau cette grande question tant de fois discutée, & que Quintilien a traitée avec plus d'étendue & d'éloquence que personne, savoir si l'éducation pu-

blique doit être préférée à l'instruction domestique & particuliere. M. Rollin, qui en a fait un des Articles de son *Traité des Etudes*, a adopté le sentiment de ce grand Maître de l'éloquence, & s'est comme lui déclaré en faveur de l'éducation publique. L'un & l'autre l'ont crue plus favorable à l'avancement des Sciences; & quant aux mœurs, le point en effet plus essentiel, & qui seul paroît les avoir fait balancer, il n'est malheureusement que trop vrai que les enfants, à cet égard, ne sont guère plus en sûreté au sein de leur famille, que dans les Colléges publics. Quoi de plus dangereux pour eux, que le mauvais exemple de leurs parents (\*)! L'autorité de ces grands Maîtres n'a pas empêché un Académicien François d'être d'un avis contraire au leur (†).

(\*) . . . . *Velocius & citius nos  
Corrumpunt vitiorum exempla domestica, magnis  
Cum subeant animos auctoribus.* Juven. Sat.  
XIV.

(†) Oeuvres Diverses de M. l'Abbé Gédoyne.

Il appelle de leur jugement à un Maître encore plus grand qu'eux ; c'est l'expérience, qui nous fait voir que de cinquante enfans, il n'y en a pas dix qui prennent du goût pour le Latin ; comme néanmoins on ne leur enseigne pas autre chose, il s'ensuit qu'il y en a quarante, qui, après avoir passé huit & dix ans au Collège, en sortent sans avoir rien appris, & que par une suite toute naturelle, ils demeurent ignorans toute leur vie.

Il remarque que ces écoles publiques, si vantées par Quintilien, n'avoient presque rien de commun avec les nôtres : l'éducation y étoit totalement différente de ce qu'elle est dans nos Colléges. Chez les Romains on enseignoit le Grec, comme on ensei-

*De l'Education des enfans.* A Paris, chez de Bure, 1745.

M. Addison est d'avis que l'éducation particulière est la méthode la plus naturelle & la plus sûre pour former un homme à la vertu, & que l'éducation publique est plus propre à le former aux affaires.

gne le Latin parmi nous ; mais ils étoient trop sages pour ne pas donner la préférence & leurs premiers soins à la Langue maternelle. On en apprenoit les principes aux enfants dans les écoles , on vouloit qu'ils la fussent à fond ; & c'est pour cela que devenus grands , ils avoient tant de facilité à l'écrire.

D'ailleurs pour qui Quintilien a-t-il écrit ? Pour les Romains. Et quel étoit son but ? De former un Orateur parfait , c'est-à-dire un homme d'Etat. Est-ce là ce qu'on se propose dans nos Colléges , où toute l'éducation se borne à fatiguer la mémoire des enfants , sans éclairer leur entendement ?

Quant à *M. Rollin* , nous ajouterons qu'il étoit juge & partie dans la cause qu'il a décidée : il étoit trop attaché à l'Université pour pouvoir prononcer autrement. Outre que modeste comme il l'étoit , & accoutumé à bien penser des autres , il a pu se tromper , en supposant à ceux qui sont faits pour enseigner , cette habileté & cet attachement à ses devoirs , qui le distin-

guoient si fort des autres Professeurs. N'est-il pas même étonnant que son excellente *méthode d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres* ait plus réussi auprès des gens du monde, qu'auprès des gens de Collège? Ceux-ci la lisent sans fruit, puisque, soit paresse, soit incapacité, ils ne la mettent pas en pratique. Toujours est-il sûr que les jeunes gens qui voudront s'avancer dans les sciences & dans la vertu, ne peuvent choisir un meilleur guide que M. *Rollin*. Ils profiteront beaucoup à recommencer, pour ainsi dire, un nouveau cours d'étude avec lui. Le conseil que nous leur donnons est fondé sur l'expérience, & c'est en ce sens que l'on doit entendre ce que M. l'Abbé d'Olivet a dit de lui: *Que personne n'a écrit pour la jeunesse avec de meilleures intentions, ni avec plus de succès.*

Peut-être trouvera-t-on qu'au sujet de ces Dialogues nous nous sommes trop étendus sur les différents Ouvrages qui y ont quelque rapport. Comme nous ne nous sommes proposé dans

cette Préface d'autre but que de concourir à l'utilité publique, nous avons cru pouvoir compter sur l'indulgence des Lecteurs instruits, & nous nous sommes flattés que ceux qui ne le font pas, nous en fauroient quelque gré. Les effets d'une mauvaise éducation sont si pernicious & pour l'esprit & pour le cœur, si funestes aux particuliers & à la société même en général, qu'on n'entend autre chose dans le monde, que les plaintes continuelles qui s'y font à ce sujet. Nous avons cru devoir faire connoître aux personnes raisonnables, aux Citoyens vertueux, qui sont touchés de ces abus, les Auteurs qui ont enseigné les moyens les plus efficaces pour y remédier (\*). Si en

(\*) M. Addison est de ce nombre. Plusieurs feuilles de son *Spectateur* sont d'excellentes leçons pour la jeunesse, sur-tout la 205., où il fait sentir les avantages de l'éducation par une comparaison assez naturelle.

„ Je considère, dit il, l'ame d'un homme qui  
„ n'a point d'éducation, comme le marbre dans  
„ la carrière, où l'on n'apperçoit aucune de ses  
„ beautés *inherentes*, jusqu'à ce que le savoir de

rapporant quelques passages de leurs écrits , nous avons pris la liberté d'y joindre quelquefois nos propres réflexions , ç'a toujours été dans l'unique vue de rendre leurs leçons plus instructives pour la jeunesse. Notre dessein du moins est louable , si l'exécution n'y répond pas. C'est vainement que les gens frivoles de ce siècle croient jeter du ridicule sur des discours de Morale , il retombe tout entier sur eux-mêmes. Ces discours sont les meilleurs moyens que nous puissions employer pour perfectionner nos esprits , acquérir une vraie connoissance de nous - mêmes , & conséquemment nous préserver de l'ignorance & des préjugés auxquels naturellement nous sommes sujets. Et en effet , comme l'a dit ce célèbre Consul ,

„ l'ouvrier en fasse sortir les couleurs , en polisse la surface , & en découvre toutes les veines & toutes les taches qui en font le mérite.  
„ De même l'éducation lorsqu'elle travaille sur un esprit noble , expose à la vue chaque vertu , chaque perfection cachée , qui sans un pareil secours n'auroient jamais été capables de briller & de produire aucun effet.



qui au milieu des affaires les plus importantes du Gouvernement, dont il étoit chargé, veilloit de si près à l'éducation de son fils & de son neveu : *Quod minus Reipublicæ afferre majus meliusve possumus, quam si docemus atque erudimus Juventutem? his præsertim moribus atque temporibus, quibus ita prolapsa est ut omnium opibus refrenanda ac coercenda sit.* CICER. DE DIVIN. Lib. III.





# LETTRE

DU LORD

SHAFTESBURY

A

ROBERT MOLESWOTH.

JE suis très-surpris, mon cher ami, que vous me demandiez mon avis sur un sujet, dont personne n'est plus capable de décider que vous; cette question générale, touchant l'usage de voyager, considérée comme une partie de l'éducation moderne, qui peut mieux la résoudre que celui à qui cette pratique a si bien réussi, & qui dans un excellent Traité (\*), imprimé nou-

(\*) Etat du Dannemarck tel qu'il étoit en l'année 1682.

A

vement , a donné des preuves si convaincantes de son utilité ?

D'ailleurs en vous adressant à moi , vous paroissez plutôt vouloir tirer de moi la confirmation de vos propres sentiments , qu'un examen impartial de la question. Il seroit bien difficile en effet que vous n'eussiez pas prévu l'embarras où je dois être en discutant ce point avec vous : quand ai - je été capable d'avoir un avis différent du vôtre en quelque question que ce soit , de Morale ou de Politique ? Et quelle apparence que cela pût m'arriver spécialement dans ce cas particulier , lorsque vous connoissez l'influence que doit avoir sur moi cette sorte d'éducation qui m'a été donnée.

Ainsi j'ai peine à comprendre ce qui a pu vous déterminer à me consulter à ce sujet. Mais quelque soit votre dessein , puisque vous avez jugé à propos de me faire cet honneur , j'avoue qu'il n'étoit pas possible que votre Lettre me trouvât dans des dispositions plus favorables pour y répondre.

Je venois dans ce moment même de m'amuser à me rappeler une conversation, qui s'étoit passée peu de jours auparavant, précisément sur ce sujet, entre moi & un certain Philosophe de grande réputation.

Vous connoissez l'estime que j'ai pour ce Philosophe, je veux dire pour ceux de ses Ouvrages, qui ont le plus de rapport à l'utilité publique; comme ce qu'il a écrit sur le Gouvernement, le commerce, la liberté & l'éducation. Aucun homme ne connoît mieux le monde, ou ne raisonne avec plus de clarté sur ces sujets dans lesquels ce monde se croit & en effet est très-intéressé.

Sa Philosophie, proprement dite, n'est pas, ce me semble, d'un si bon ton; du moins ses notions sur la Morale font trop modernes pour me convenir. J'ai étudié sous d'autres Maîtres, & j'ai appris de ceux qui lui sont supérieurs, ce que je dois penser de *la vie & des mœurs*, qu'ils traitent dans un style tout opposé à la maniere de ces nouveaux

Raisonneurs : ceux-ci pour avoir voulu trop raffiner nos idées, n'ont fait que les confondre, en rejetant le principe qu'il y en a d'innées.

A ce seul article près ( qui est pourtant de la plus grande importance ) aucun homme n'est plus capable, & par la longue expérience n'a plus de droit de nous donner des leçons sur ce Chapitre, si essentiel de l'éducation. Plusieurs autres, à la vérité, l'ont discuté ; mais aucun ne l'a fait avec autant de bon sens, & une attention si particulière aux usages & aux affaires du monde, que cet Ecrivain.

Je pense donc que ce que je puis faire de mieux pour répondre à votre attente, c'est de mettre sous vos yeux un compte fidele de ses sentimens sur l'effet naturel des voyages & la conduite qu'on y doit tenir ; d'autant plus que vous appercevrez toujours en même tems quelle sera sur chaque point mon opinion particulière, si elle est pour vous de quelque importance.

Dans le cas où je voudrois composer un  
un

un Dialogue à la maniere des Anciens ; & où l'imagination auroit quelque part , je pourrois vous dire l'occasion qui nous a conduits à cette sorte de conversation ; je vous apprendrois quel hazard nous avoit rassemblés ; je n'omettrois même aucune circonstance de tems ou de lieu , propre à vous représenter la scène , & à vous y faire entrer en quelque sorte.

Mais tous ces petits détails obligent à trop de gêne , & les modernes qui ne l'aiment pas , les ont sagement rejettés. Je dis plus. On a si peu d'idée aujourd'hui du Dialogue (†) tel qu'il étoit

(†) Ce que l'Auteur fait dire ici au Comte de Shaftesbury , se trouve à peu près dans les mêmes termes dans les Ouvrages de ce Philosophe. „ J'ai souvent cherché la raison pourquoi „ nous autres Modernes , qui abondons si fort en „ *Traités & en Essais* , nous nous sommes si peu „ exercés dans le *Dialogue* , qui paroïssoit autre- „ fois la maniere la plus polie & la meilleure d'ap- „ profondir les sujets graves. La vérité est que ce „ seroit donner la plus fausse idée de ce siecle , „ que de rassembler , dans quelque conversation „ que ce soit , assez de bon sens pour qu'elle „ pût se soutenir constamment sur le même sujet,

B

dans les siècles les plus polis de l'Antiquité , que si ces feuilles venoient à tomber en d'autres mains que les vôtres , on n'y appercevroit probablement que de pures & franches visions. On n'imagineroit jamais qu'un point de Morale ou de Philosophie pût être traité régulièrement dans une conversation ; ou qu'un sujet , si différent de ceux dont on s'entretient dans le monde , pût occuper des personnes qui en auroient l'usage , ou même la moindre connoissance.

Telle seroit , dis-je , l'opinion de ceux qui passent pour avoir eu la meilleure éducation , & qui sont eux-mêmes accoutumés au commerce du Beau-Monde. Les *Formalistes* d'un autre côté ne pourroient supporter , à ce que je pense , cette maniere sceptique d'examiner les choses qui n'aboutit à rien ; & qui après de grandes discussions , laisse à la fin la matiere indécise , & précisément

„ pendant une heure. „ *Les Moralistes. Rhapsodie*, Partie I.

telle qu'on l'avoit entreprise en commençant.

J'avoue tout ceci ; mais mon intention n'est pas de soumettre les feuilles suivantes à de pareils critiques. Vous qui me connoissez, vous recevrez ce récit fait à ma manière, & à peu près tel qu'il s'est passé. On peut s'en rapporter à vous, pour tirer vos propres conclusions de ce qui est dit de part & d'autre : vous n'aurez pas besoin que personne vous apprenne de quel côté est la vérité.

Pour ne pas retarder par de plus longs Préliminaires, l'amusement ( tel qu'il est ) que je vous ai promis, vous pouvez, si vous voulez nous supposer M. LOCKE & moi en compagnie, avec quelques-uns de nos amis communs, assis ensemble dans ma Bibliothèque, & entamant le sujet de la manière suivante.



---

*DIALOGUE PREMIER.*

LORD SHAFTESBURY.

A votre avis, les VOYAGES ne sont-ils pas un des meilleurs moyens que l'on puisse prendre pour polir & former les mœurs de notre jeunesse, & pour la mettre à portée des affaires & du commerce du monde ?

M. LOCKE.

Je crois que non. De quelque manière qu'on s'y conduise, je ne vois que peu de bien que l'on en puisse retirer, en proportion du tems que l'on y emploie. Mais dans la méthode qui est suivie communément, & qui doit l'être, tant que les voyages, avec un Gouverneur, seront regardés comme une partie de la première éducation, je n'en vois résulter que beaucoup de maux.

LORD SHAFTESBURY.

Mais en résultent-ils nécessairement ?

Et n'est-il aucun moyen de les prévenir, ou du moins d'empêcher qu'ils n'étouffent les bonnes plantes que ce sol est capable de produire ?

M. L O C K E.

C'est ce qu'à la vérité je ne dois pas affirmer absolument. Je suis forcé d'avouer que votre exemple est contre moi. Mais si l'on m'objecte que votre éducation forme un préjugé en faveur de la méthode qu'on y a suivie, je puis répondre que l'argument ne conclut qu'en votre faveur ; & que, comme dans d'autres cas, la règle est générale quoiqu'avec quelques exceptions.

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Je n'avois pas dessein de mettre votre politesse à cette épreuve. Je ne voudrois pas même prendre aucun avantage de l'exception que vous pourriez consentir de faire dans le cas de plusieurs autres voyageurs, qui sans doute ont plus de droit que moi à cette indulgence. Ce

B 3

que je voudrois favoir de vous , c'est, si en général les voyages ne sont pas une excellente école pour notre jeune Noblesse, & si, sur le tout, ils ne peuvent pas mériter l'approbation d'un Philosophe qui connoît le monde, & qu'ils ont contribué à former.

M. L O C K E.

Je crois que vous ferez bien de ne pas faire entrer la *Philosophie* dans la question. A cet égard il y a tant de choses à dire contre les voyages, que nécessairement il faudroit prononcer contre vous. C'est par d'autres regles, & par ce que l'on appelle les *maximes du monde*, que vous entendez trop bien pour les allier à celles de la Philosophie, que l'Avocat des voyages doit demander que sa cause soit jugée, s'il veut espérer de se tirer de la dispute avec quelque avantage.

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Cependant la Philosophie n'a pas tou-

jours été de cet avis. Vous savez que ceux qui ont fait le plus de progrès dans cette science, ont eux-mêmes encouragé cette pratique par leur exemple. Ils ont passé une bonne partie de leur vie dans les Pays étrangers, & ils n'ont pas présumé de se donner pour Professeurs de sagesse, jusqu'à ce que par l'expérience & beaucoup d'observations sur les mœurs des hommes, ils eussent acquis les qualités nécessaires pour un emploi si sublime. C'est par là qu'ils devinrent les hommes les plus habiles & les plus sages de l'ancien monde, & leur sagesse n'étoit pas moins renommée dans ces tems pour la politesse dont elle étoit accompagnée.

## M. L O C K E.

Les sages de ces tems là pouvoient avoir leurs raisons pour cette pratique différente. La plupart d'entr'eux, ce me semble, se donnoient pour Politiques & pour Législateurs, aussi bien que pour Philosophes; & dans cette enfance des Arts & du Commerce, lorsque

les nations éloignées avoient si peu de communication l'une avec l'autre , il pouvoit être d'un avantage réel pour eux , ou du moins pour leur réputation de passer quelques années à voyager dans les pays qui étoient les plus renommés pour leur sagesse ou leur bon gouvernement.

D'ailleurs ces anciens Philosophes faisoient un mystere étonnant de leur sagesse : signe certain , peut-être , qu'ils n'en étoient pas aussi pourvus qu'on pouvoit le supposer. Elle étoit alors confinée en de certaines écoles , en de certaines sociétés , ou étoit encore renfermée plus étroitement dans le sein de quelques personnes particulieres. La connoissance n'étoit pas répandue dans les Livres & dans la conversation générale , comme parmi nous ; & le moyen de devenir sage étoit de fréquenter les Académies ou les maisons de ces hommes privilégiés & ambitieux , qui , par mille artifices , s'étoient attiré les applaudissemens & la vénération du reste du monde.

Tout cela se pourroit dire en faveur de vos anciens Sages. Cependant celui d'entr'eux qui a le mieux mérité ce nom, n'étoit pas grand voyageur. Je me rappelle que j'ai lu que SOCRATE n'étoit jamais sorti d'*Athènes*, & que lorsque ses admirateurs s'avisent quelquefois de lui demander pourquoi il affectoit cette singularité, il avoit coutume de répondre, que les pierres & les arbres ne lui apprennent rien : voulant, sans doute, donner à entendre que la vue de belles Villes ou de beaux Pays, qui étoit un si grand sujet de vanité pour les voyageurs de ce tems-là, aussi-bien que pour ceux du nôtre, étoit le seul fruit qu'ils retiroient eux-mêmes des fatigues que la curiosité leur faisoit entreprendre.

Cependant, en vous laissant faire valoir, autant que vous le voudrez, en faveur des voyages, ces autorités respectables, il faut toujours se ressouvenir qu'elles sont étrangères au sujet que nous traitons. C'étoient des Sages qui voyageoient : & nous examinons à présent,

si de jeunes gens doivent voyager *pour devenir sages*. PLATON pouvoit recueillir plus de savoir dans ses voyages, qu'aucun homme depuis n'a été capable de comprendre, & cependant un jeune homme de dix-huit ans n'être pas plus sage pour s'être arrêté deux ou trois ans à regarder ce qui nous reste de la mystérieuse Egypte.

LORD SHAFTESBURY.

Vraiment, s'il ne portoit dans les Pays étrangers que l'usage de ses yeux, je serois fort de votre avis à l'égard de l'avancement qu'on pourroit attendre de l'en voir rapporter à son retour. Mais, au lieu de se contenter de voir, qu'il écoute & qu'il observe un peu, & il me semble qu'un jeune homme de dix-huit ans, peut s'être pourvu de connoissances estimables, quoi qu'il ne retourne pas chargé des mysteres de l'Égypte.

Quant à vos plaisanteries sur les anciens sages, elles m'auroient fort amusé, si je ne m'étois rappelé que les plus éclairés d'entre les modernes ont été

aussi de leur avis sur ce sujet. Sans parler des autres pays, qui ne se sont élevés à une réputation de connoissance & de politesse qu'en proportion de leur relation avec les nations voisines, sûrement il faut avouer de la nôtre, que tout ce qu'elle a acquis d'estimable à ces deux égards, a été occasionné, ou perfectionné par une pratique si raisonnable. Nous sommes à présent, sans aucun doute, arrivés au comble de la politesse, & nous pouvons nous en tenir à notre propre fonds. Mais les choses ont-elles toujours été ainsi ? Et ne faut-il pas reconnoître que les périodes les plus brillantes de notre histoire sont celles dans lesquelles notre jeunesse Noble a été formée à l'école des voyages ? Vous ne prétendrez peut-être pas que ceux qui ont fait l'ornement de la Cour d'ELISABETH, ou de celle de CHARLES II, en aient eu l'obligation à l'éducation grossière de ce pays-ci ?

M. L O C K E.

Je porterai peut-être mes prétentions



plus loin, & je ne craindrai pas d'avancer qu'il eût été bien mieux qu'ils y eussent été élevés.

Je fais ce qu'il y a à dire pour les voyageurs du tems d'ELISABETH. Nous ne faisons que de sortir alors de l'ignorance & de la barbarie. Nous ne pouvions rien faire de mieux, dira-t-on, pour acquérir le savoir & les Arts qui nous manquoient, que de recourir aux écoles étrangères & au commerce des autres Nations qui nous ont devancés. L'état de l'Europe alors n'étoit pas fort différent de ce que j'ai observé de l'ancien monde, lorsque les connoissances étoient en peu de mains, & pour ainsi dire, le partage exclusif de quelques personnes particulieres. Ainsi ceux qui vouloient y avoir part, étoient obligés de voyager pour les aller chercher, & l'Italie en particulier étoit en ce tems-là, comme elle avoit été long tems auparavant, le théâtre de la politesse, & pouvoit, sans doute, nous fournir beaucoup du savoir qui nous manquoit.

C'étoit alors le voyage à la mode de

nos jeunes courtisans curieux : & je conviens qu'on pourroit trouver plusieurs personnes accomplies parmi nos voyageurs en ce pays-là. Cependant, il me semble, qu'ils auroient mieux fait de rester dans le leur, ou du moins d'apporter les Arts de l'*Italie*, s'ils leur étoient nécessaires, dans des têtes plus sages que les leurs.

Je dis ceci, parce qu'il est connu que nous avons payé cher cette politesse que nous avons ainsi acquise, & que l'irréligion, & même l'athéisme, font malheureusement du nombre des autres curiosités étrangères que ces Messieurs ont rapportées avec eux, & qu'ils se sont fait gloire d'étaler à leur retour, ce qui mettoit ceux qui avoient été les chercher au-delà des monts, dans la plus grande considération.

Ou dirons-nous que cette impiété du tems n'a été uniquement employée qu'à en corriger la superstition, & que l'esprit philosophique de cet âge y a eu recours comme à l'antidote le plus puissant contre les abus en tout genre où

l'on s'efforçoit de porter alors la crédulité populaire ?

Quant aux grands hommes de la Cour de CHARLES II, sans doute que vous voulez plaisanter : car s'ils nous ont apporté avec eux aucune autre chose de *France*, que les folies & les vices ( exceptant toujours l'affectation d'une Langue étrangere ) c'est un secret que je n'ai pas encore eu le bonheur d'apprendre.

L O R D S H A F T E S B U R Y . ]

Et ainsi, parce que les voyages, par accident, peuvent être suivis de quelques mauvais effets, vous décidez hardiment contre la chose même ; comme s'il ne falloit compter pour rien les progrès que la Nation a faits dans les Arts & dans la politesse, qui certainement ne viennent que de-là.

M. L O C K E.

Je ne veux pas qu'on les compte pour rien de plus que leur mérite réel, qui sûrement est au-dessous du prix de nos

principes & de notre morale. Et la vérité est, du moins je le crois, que cette corruption, à l'un & à l'autre égard, étoit ce que notre jeunesse acquéroit journellement dans ses voyages, & que les progrès dont vous parlez n'en étoient que le bénéfice accidentel.

L O R D   S H A F T E S B U R Y .

Sans doute, nous ne pouvons étendre notre commerce avec le monde sans courir le risque de gagner ses vices aussi bien que ses vertus. Cependant, poussez cette conséquence jusqu'où elle peut aller, & vous réduirez le genre humain à une barbarie incurable. Telle est la malheureuse condition de la nature humaine, que vous lui fournissez les occasions de se corrompre, en tâchant de cultiver ses facultés. La laisser néanmoins dans cet état grossier, dans la crainte de ces abus, c'est, ce me semble, agir comme ces meres folles de leurs enfans, qui leur refusent la liberté de quitter le coin du feu, de peur de la boue ou de l'air humide, qui, dans

leurs exercices au-dehors , peuvent , par hazard , les incommoder.

M. L O C K E.

L'allusion seroit juste si la santé de l'esprit , aussi bien que celle du corps , dépendoient de l'usage d'une pareille liberté ; ou s'il étoit vrai que l'on pût aussi peu s'empêcher de respirer l'air du vice que celui du Ciel. Mais quoique j'aie beaucoup entendu parler des dangers où la vertu est exposée dans ce monde corrompu , je n'ai jamais oui dire que le vice fût son élément naturel.

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Il me semble cependant , Monsieur , qu'il sera difficile de s'en garantir , quelque part que ce soit du monde que je connois ; à moins , peut-être , que vous ne preniez cette heureuse Isle que nous habitons , pour être aussi exempte du vice qu'une autre qui nous est voisine , passe pour l'être de venin.

M. L O C K E.

M. L O C K E.

Je vous répondrai que le vice a ses degrés aussi-bien que ses variétés ; & je ne puis croire qu'il soit nécessaire pour nous d'y faire de plus grands progrès , ou qu'on nous en apporte de nouvelles especes , en parcourant des pays qui peuvent en être plus infectés que le nôtre , des pays du moins où prévalent certains vices à la mode , qui heureusement , nous sont inconnus. Et tels ont été , je crois , les fruits de nos voyages en Italie ou en France.

Mais , en accordant que le vice fût de tous les climats , qu'il fût le même & également dangereux par-tout , je croirois toujours notre jeunesse , sous l'aîle de leurs parents , & les yeux de leur famille , plus à l'abri de l'infection , que livrée à elle-même dans des Pays étrangers , sans aucun égard pour les autres , ainsi que sans prudence de sa part , pour se préserver de ce danger.

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Oui , si on les abandonnoit à eux-

C

mêmes dans ce monde corrompu pour y vivre à leur fantaisie. Mais si quelque sage Philosophe...

M. L O C K E.

Quelque Dieu, devriez-vous dire, sous la forme d'un Gouverneur; car il n'est pas aisé de trouver dans un simple mortel les qualités qui seroient nécessaires à un pareil Guide; ou, si on les trouvoit, la sagesse lui donneroit à peine l'autorité dont il auroit besoin pour s'acquitter de son emploi. En prenant votre ton, ne pourrois-je pas vous dire à mon tour: Mais, si quelque jeune homme, avec de la curiosité, & de grandes dispositions...

Après tout, nous pouvons laisser ces deux voyageurs si bien assortis, & faits précisément l'un pour l'autre, aller où ils voudront. Il n'est pas ici question de pareils prodiges, mais d'enfans grossiers, ignorants & intraitables d'un côté & de l'autre de Gouverneurs fots, bas & intéressés; & s'il peut arriver aucun bien de tout le mouvement

que se donnera un couple de cette es-  
pece, en parcourant l'Europe entiere,  
les Voyages ont un pouvoir magique  
dont je n'avois aucune idée.

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Votre sévere vertu vous fait voir les  
choses dans le jour le moins favorable.  
Il est vrai, peut-être, que les avanta-  
ges de voyager ne sont, ni aussi grands,  
ni aussi généraux qu'on le prétend quel-  
quefois. D'un autre côté, l'on ne peut  
nier qu'il n'y en ait de considérables qui y  
sont attachés.

Et pour en venir au véritable point  
de la discussion ( car ce qui s'est passé  
n'est qu'un prélude à l'argument prin-  
cipal ) trouvez bon que je vous expose  
clairement & distinctement ces avanta-  
ges, & qu'alors je vous demande vo-  
tre sentiment véritable ( non comme  
Philosophe, mais comme homme du  
monde, conformément au conseil que  
vous venez de me donner ) sur l'usage  
où l'on est parmi nous de faire voya-  
ger les jeunes gens.



M. L O C K E.

Est-ce en agir ici de bonne foi? J'avois supposé qu'en entamant cette question, vous vouliez uniquement engager un vieillard dans une conversation d'un moment, au lieu qu'à présent je vois que votre dessein est d'en faire une dispute en forme.

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Non pas une dispute en forme; mais une conversation libre, pour laquelle il me semble que nous avons assez de loisir. D'ailleurs le sujet est d'une importance réelle. J'ose répondre pour nos amis qui sont ici, qu'ils seront fort aises d'y assister.

Je conviens que, comme vous l'avez dit, cet usage tel qu'il est pratiqué peut quelquefois avoir ses inconvénients du côté de la *Morale*; & je ne voudrois pas que l'on crût que j'ai assez peu profité de la vôtre, & des instructions de mes autres Maîtres, pour ne pas sentir tout le poids de cette considération.

Mais après tout, on peut assez bien

éviter ces inconvénients par le choix d'un honnête & habile Gouverneur; il ne sera pas impossible d'en trouver un tel, si les personnes intéressées s'appliquent sérieusement à le chercher, non pas à la vérité dans la poussière des *Colleges* pour un Pedant rustre, & encore moins direz-vous, dans les *Camps*, pour un homme plein d'affectations, sans principes ou sans lettres; mais dans le monde en général pour quelque personne sage, éclairée, & d'un vrai mérite à tous égards, qui peut cependant ne pas dédaigner d'être chargée du noble emploi de conduire l'éducation d'un jeune homme.

Sous un Gouverneur tel que celui-ci, les dangers auxquels les mœurs d'un jeune homme peuvent être exposées en voyageant de bonne heure, seront prévenus assez passablement; & pour compenser le risque qu'il peut courir à cet égard, je vois de l'autre côté tant de raisons pour élever ainsi les jeunes gens, tant d'avantages qui en résultent dans tous les tems, & des

motifs si particuliers, eu égard à l'état présent de notre propre pays, que je crois que difficilement serons-nous d'avis différent, lorsque vous y aurez donné l'attention qu'ils méritent.

M. L O C K E.

Nous verrons cela dans le tems. Pour le présent l'air sérieux que vous prenez, si différent de votre air ordinaire, vous répond de mon attention.

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Je n'examine pas quelle peut-être l'opinion des autres ; mais c'est de l'ignorance & de la barbarie que me paroissent engendrés la plupart & les pires de tous les vices. La présomption, l'orgueil, la bigoterie, la férocité, l'inhumanité, la cruauté sont ceux que l'esprit humain, réduit à cet état, enfante communément.

L'amour propre qui fait une partie si dominante dans la constitution de l'homme, que quelques-uns de ceux qu'il a égarés l'ont pris pour le seul res-

fort de toutes ses actions , produit naturellement tous ces vices , lorsqu'on ne prend pas soin d'en arrêter les opérations par un autre principe.

Pour cet effet les sages ont eu recours à différents expédients , tels que la provision de loix , la culture des arts & des lettres , & toute cette discipline comprise sous le nom de première éducation ; mais aucun de tous ces moyens ne s'est trouvé aussi efficace pour la fin qu'on avoit en vue , ni dirigé aussi immédiatement au but proposé d'étendre l'esprit & de le guérir de l'obstination & de la méchanceté de tous ses préjugés , que la connoissance du monde acquise par la voie de la société & de la conversation générale.

Pour ne rien dire de la vie séquestrée & solitaire que tous les hommes conviennent d'appeller *sauvage* , songez seulement à ces petites associations de gens de même état qui vivent ensemble dans nos Villes de Province , & qui , sans un plus grand commerce , sont réduits à l'étroit enclos de leurs

murs & de leurs districts. Autant cette condition est plus sociale que l'autre, autant, sans aucun doute, lui est-elle préférable. Cependant combien de foibles vues sont familières à ces espèces de cotteries particulières ! Où ne portent-elles pas l'extravagance & la présomption de leurs idées ? Le monde leur semble renfermé dans leur petit Cercle, précisément comme le Ciel paroît aux enfants ne pas s'étendre au-delà des limites de leur propre horizon.

Etendons cette vue du Genre humain à des combinaisons encore plus grandes, aux États, aux Royaumes, aux Nations, & à ce que nous appellons un peuple entier. Par cette communication plus libre, leurs pensées s'étendent selon les rapports qu'ils apperçoivent, & leurs esprits s'ouvrent à des conceptions plus males & plus généreuses. Ils ne laissent pas que de tenir encore à leur barbarie naturelle : ils ne peuvent s'en défaire que par des habitudes plus familières, & par l'expérience d'un commerce plus ouvert & plus étendu. Lorsque des Tri-

bus d'hommes , quoique très-nombreuses , sont renfermées dans un territoire & vivent ensemble sous l'influence de la même constitution politique , ils s'assimilent aisément , s'il est permis de s'exprimer ainsi ; ils adoptent les mêmes sentimens , contractent les mêmes habitudes , & prennent dans toute l'étendue de leur société un caractère uniforme qui prévaut.

De - là la nécessité de ne pas s'en tenir à leurs propres Pays , mais d'examiner dans les autres ce qu'y produisent les différences de politique & d'usages , afin qu'ainsi à mesure que les vues s'étendent , ils puissent secouer ces préjugés de lieux & de territoires particuliers.

Ces autres Sociétés peuvent ne pas être sans leurs défauts , qu'il sera également convenable de découvrir ; c'est par l'habitude d'examiner & d'apprécier ces différences qui subsistent entre différentes Nations , que chacune se défait des vices qui lui sont en quelque façon propres & caractéristiques. Ceux des autres se présentant d'eux - mêmes à

notre observation impartiale, ne se contractent pas si aisément, ou ne s'attachent pas si fort à nous, que ceux qui ont crû avec nous - mêmes; & qui par un long usage, que rien n'a contrarié, sont devenus, comme nous pouvons très - bien les appeller, une *seconde nature*.

Nous éprouvons ainsi ce que produit dans le Physique l'approche & le frottement des corps les uns contre les autres, ce que nous avons de dur & de brut s'use & se perd insensiblement; nous nous polissons par degré, au point de ne plus offrir que le tableau d'une humanité générale & universelle.

Que dit mon Ami de ces principes? sont - ils justes & raisonnables? ou m'arrive-t-il d'entreprendre de bâtir sur des fondations peu sûres?

M. L O C K E.

Quelques défauts qui puissent se trouver dans ces fondations, comme un sage Architecte, vous n'épargnez ni frais, ni peines pour rendre stable l'édifice.

vous voulez élever. Il me semble cependant que pour cela vous allez au-delà de ce qui vous est nécessaire. Du moins, je n'aurois pas cru que votre défense des voyages exigeât de vous de faire ces profondes recherches de la Nature humaine.

LORD SHAFTESBURY.

Je vous entends. Ces recherches sont si peu profondes, que j'aurois pu m'épargner la peine de les faire, du moins en conversation avec un Philosophe. Que la chose soit ainsi, à la bonne heure, pourvu que les principes mêmes que j'avance soient bien fondés; car la conséquence nécessaire sera: „ Que de toutes les parties de l'éducation, la plus importante & la plus essentielle est celle des *Voyages en Pays étrangers*.

La jeunesse du peuple le plus accompli de *l'Europe* trouveroit beaucoup à se corriger, & peut être quelque chose apprendre en voyageant chez les Nations voisines, quoiqu'inférieures à la leur propre en connoissances & en politesse. Quel doit donc être le cas de



notre jeunesse Angloise, confinée en ce coin éloigné, livrée à elle-même & à ses habitudes grossières & licencieuses ?

Notre climat du Nord n'a jamais été renommé pour la politesse de ses habitans ; ils ont plutôt été notés dans tous les tems, & sont encore regardés par le reste de l'Europe comme orgueilleux, grossiers & infociables. La circonstance où nous nous trouvons d'être des insulaires, paroît nous exposer au juste reproche de manquer d'hospitalité. Et si avec ce désavantage de notre situation, nous nous plaifons à entretenir, au lieu de corriger ces Mœurs, qu'il est si naturel qu'elle nous communique, ne trouvons pas mauvais que les Étrangers nous distinguent par des noms tels que nous les méritons, quoique notre orgueil puisse souffrir de ce qu'on nous les applique.

De ce qui a été dit, il paroît s'en suivre nécessairement qu'en ce pays-là l'on a plus de besoin qu'ailleurs de profiter des avantages attachés aux <sup>vya-</sup>ges, ce qui suppose qu'on ne p<sup>trop</sup>

tôt les acquérir. Les esprits jeunes sont les plus propres à prendre le pli de la politesse & des usages du monde. La tâche est moins aisée & le succès plus incertain, si l'on attend plus tard; lorsque des humeurs intractables ont acquis toute leur force, & que des Mœurs infociables nous sont devenues habituelles. Quoiqu'on puisse dire de l'incapacité de cet âge à d'autres égards, la jeunesse est, sans contredit, le tems d'acquérir des inclinations droites & des habitudes vertueuses.

M. L O C K E.

A chaque occasion vous trouvez tant de bonnes choses à dire, qu'il est difficile de n'être pas réduit au silence, si l'on n'est pas convaincu par votre rhétorique. Mais je songe à présent à me former une idée nette de votre argument, qui, si je ne me trompe, se réduit mot-à-mot à ceci. „ Que chaque  
 „ Nation a chez soi plusieurs vices &  
 „ plusieurs folies à corriger; que c'est  
 „ peut-être plus spécialement le cas

„ de la nôtre , & que le seul moyen ,  
 „ du moins le plus sûr , de les déra-  
 „ ciner dans la jeunesse , est de la faire  
 „ voyager de bonne heure.

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Oui , Monsieur , voilà ma pensée. Si pour me faire entendre , j'en ai plus dit qu'il n'étoit nécessaire , ç'a été sans recourir à une exagération de rhétorique. Mais je vous prie de me permettre de continuer à ma manière , & de donner plus de force à l'argument général que j'ai mis en avant , en l'appliquant aux besoins particuliers & aux nécessités de notre jeunesse Angloise.

Vous qui avez voyagé , & qui avez une idée si juste des Pays & des États que vous avez vus , dites - moi s'il y a quelque chose de plus ridicule que les *préjugés* imbéciles de nos Gentilshommes qui ne sont pas sortis de chez eux , qui prennent la parole avec tant de confiance , toutes les fois que leur chere Isle devient , sur quoi que ce soit , le sujet de la conversation. Quelles idées

extravagantes de leur bravoure, de leur sagesse, & même de leurs Mœurs & de leur politesse! Avec quel dédain est-il fait mention d'un étranger parmi eux, avec quelles marques apparentes d'aversion sa personne même n'est-elle pas traitée? Ils vous permettront à peine de supposer qu'aucune qualité vertueuse puisse prospérer sous un autre Ciel que le leur, ou que le bon sens puisse s'exprimer dans aucune Langue étrangère. Leur folle prévention va jusqu'à s'étendre à leur sol même, & à leur climat particulier. Enfin ils sont si bons Patriotes, ils aiment leur Pays avec tant de fureur qu'ils veulent qu'il soit le théâtre de tous les avantages, de toutes les délices, & de tout ce qu'il y a de beau dans l'univers.

„ A les entendre discourir entre eux,  
 „ on imagineroit que les plus belles  
 „ Terres près de l'Euphrate, les Jardins  
 „ de Babylone ou de Perse, les riches  
 „ Plaines de l'Égypte, la Vallée de Tem-  
 „ pé, la Campagne de Rome, la Lom-  
 „ bardie, la Provence, l'Andalousie,

„ où les Cantons les plus délicieux des  
 „ Indes Orientales ou Occidentales sont  
 „ des pays méprisables en comparai-  
 „ son de celui qui est l'objet de leur  
 „ radoterie perpétuelle, sous le nom de  
 „ l'*Ancienne Angleterre*.

Quand ce ne seroit que pour l'a-  
 mour de la vérité & de la décence,  
 quand ce ne seroit que pour éviter le  
 ridicule où ces absurdités palpables &  
 ces imaginations puériles les exposent,  
 il seroit à souhaiter que nos Compa-  
 triotes voulussent ouvrir les yeux, &  
 étendre leur vue au-delà de l'air épais  
 & des terres bourbeuses qui les envi-  
 ronnent.

Mais c'est là le moindre des incon-  
 vénients de l'éducation qu'ils reçoivent  
 dans leur pays. Combien d'habitudes  
 basses & de manières grossières ne con-  
 tractent pas nos jeunes gens de fortu-  
 ne & même de qualité, par l'influence  
 de leur famille & de leur éducation  
 provinciale?

Ils tiennent encore tant du caractère  
 Saxon ou Normand, que leur passion  
 la plus

la plus noble est celle de la Chasse, & le spectacle qui les intéresse le plus une course de chevaux, ou tel autre passe-tems de la campagne. Leur idées sont toutes prises de l'écurie & du chenil, & à peine ont-ils des mots pour aucune autre sorte de conversation.

Il résulte de cette manière de s'occuper, qu'ils se plongent eux-mêmes dans la crapule & dans toutes les brutalités des débauches de table. Ayant peu d'usage de la faculté de penser ou de discourir sur aucun sujet raisonnable, ils se rendent de bonne heure incapables de l'un & de l'autre, sans s'en embarrasser. Leurs aloyaux sont pour cela d'un effet merveilleux; si quelque étincelle de lumière se laisse encore apercevoir en eux, ils l'éteignent aussi tôt dans les vins les plus forts, ou ce qui convient mieux à leur goût & à leur objet, dans les liqueurs de leur propre Pays.

Cette méprisable débauche conduit à d'autres. Mon jeune Maître ne veut rien refuser à ses sens. Delà suivent d'or-

D

Mémoire ces intrigues honteuses & ces amours vulgaires, qui à la fin complètent la somme de ses plaisirs élégants.

Le reste de sa vie se passe dans cet état d'affoupissement, à moins peut-être que vous n'exceptiez ces intervalles, que l'on peut à peine appeler *lucides*, lorsque le peu qui lui reste d'entendement paroît plutôt étourdi qu'éveillé par le bruit & le désordre d'une élection, où de chaque côté l'esprit de parti se déploie avec tant de fureur.

Les admirables Patriotes que ceux-là! Citoyens sans doute plus utiles de beaucoup, que s'ils avoient acquis quelque goût de tempérance, de décence & de raison, dans les Cours étrangères & les sociétés les plus polies de l'Europe!

Mais supposons que notre jeune Gentilhomme ne se soit laissé aller à aucune inclination basse, & que par un bonheur qui n'est pas commun, il ait fini son éducation dans son pays, sans que ses mœurs en aient beaucoup souffert. Supposons-le même accoutumé de bonne heure à une meilleure discipline, &

qu'il ait eu l'avantage de ce que , par une figure assez outrée , nous appellons parmi nous une *éducation honnête*.

Pour rendre le cas encore plus favorable , supposez que ce jeune homme ait été bien corrigé dans une de nos écoles publiques , & qu'il en sort enfin absolument rempli de Grec & de Latin. Vous le voyez à présent sous la juridiction du monde , & prêt à y faire son premier pas. Mais , juste Ciel , avec quels principes & quelles manieres ! Son esprit est abattu par la crainte servile des pédants , & faute d'exercices convenables , son corps informe & décontenancé. Timide & grossier en même tems , embarrassé & désagréable. Un composé absurde de sentimens bas & de notions superstitieuses d'un côté ; de l'autre de manieres d'agir rustres , mal adroites & révoltantes. En un mot , dans son esprit & dans sa personne le plus éloigné du monde de la politesse & des agréments qui sont d'usage en bonne compagnie , & que tout homme qui a eu de l'éducation y doit apporter.



Amenez seulement un de ces jeunes originaux dans un cercle de monde bien élevé, tel que celui où par son rang & sa fortune il est autorisé, & en quelque sorte obligé, de vivre. Et voyez combien son air est interdit, combien ses regards & jusqu'à ses moindres gestes sont embarrassés! On riroit des efforts gauches qu'il se fait pour être poli, si la gêne, où le met sa sotte timidité, n'excitoit la pitié..... Doit-on s'étonner si dans ces circonstances le jeune homme est charmé de se tirer le plutôt qu'il lui est possible d'une situation si gênante, & de chercher la société méprisable de ses inférieurs, ou du moins de ceux de ses égaux, parmi lesquels il peut en liberté se livrer à son gout grossier & à ses penchans déréglés.

D'un autre côté, qu'un jeune Gentilhomme qui a voyagé, qui a été accoutumé à la vue & à la conversation des hommes, qui a fait ses exercices dans les Académies, qui a quelque usage des Langues, & à qui son HORACE est familier, qu'un tel homme à son retour

paroisse dans les meilleures sociétés ; voyez avec quelle aisance & quelle adresse il y remplit son rôle , combien son air est ouvert & ses manieres insinuan-tes , combien tout ce qui vient de lui est décent & mesuré , quel accueil il reçoit d'un chacun , & comme il est préparé pour se bien tirer de tout , & dans la conversation & dans le commerce ordinaire du monde.

Je croirois que quand des voyages que l'on fait faire aux jeunes gens , il ne résulteroit d'autre avantage que celui de former leurs *mœurs* , il suffiroit pour balancer tous les autres inconvénients , quels qu'ils soient , de cette sorte d'éducation.

M. L O C K E.

De grace Milord. ....

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Je vous préviens : vous m'allez dire que les *mœurs* , dans la vraie acception du mot , du moins dans le sens des gens sages , renferment beaucoup plus que l'aisance , l'assurance , la politesse & don-

D 3

nez-y le nom que vous voudrez) qu'un jeune voyageur est supposé acquérir en vivant au milieu des Nations les plus polies. Mais donnez-moi à travailler sur ce fondement de bonne éducation; & si j'étois Gouverneur d'un jeune Gentilhomme, j'oserois répondre de tout le reste, même de ce qu'un Philosophe comprend dans ses notions sublimes des *mœurs*; au lieu que si cette éducation lui manque, les autres sortes de bonnes qualités qu'il peut avoir sont reiettées, & ses vertus même deviennent désagréables & offensives.

Mais n' imaginez pas que je n'emploie le mot de *mœurs* que dans le sens qu'on lui donne communément. J'entends de plus la capacité requise pour une conversation ingénieuse, utile & sage. Car un voyageur qui fait un usage convenable des occasions qu'il a de s'instruire, fera tout d'une piece, & reviendra aussi poli dans son esprit & dans son entendement, que dans sa personne.

Et à cet égard, je le répète, combien est defectueuse notre maniere or-

dinaire d'éducation ! Où enverriez-vous notre jeune pupille pour acquérir : l'art si nécessaire de parler agréablement & de penser juste ? Quels compagnons lui donneriez-vous ? A quels Maîtres l'adresseriez-vous pour l'instruire dans cette Science si essentielle à l'homme ? Ira-t-il faire fa cour à quelque Pédagogue lettré, ou rechercher le commerce précieux de quelque célèbre Professeur dans les Sciences occultes ? modèles étonnants d'exactitude d'esprit, d'entendement profond & d'expressions élégantes !

J'ai lu quelque part qu'un ancien Rhéteur qui avoit entrepris d'enseigner aux autres *l'Art de parler*, le faisoit de maniere que si quelqu'un avoit eu la fantaisie d'apprendre l'art de ne point parler, on n'auroit pu l'adresser à un Maître plus habile.

Je m'abstiens de faire l'application de mon petit conte par pur égard pour les disciples modernes, qui font honneur à cette ancienne école. Et sans pousser les choses si loin, on m'avouera que quelque avantage de ce genre que

Pon puisse laisser dans ce pays-ci, un voyageur curieux sera amplement dédommagé de cette perte sur le continent. La *France* & même l'*Italie* abondent en personne d'une politesse & d'une Littérature distinguées. Un Professeur Allemand peut aisément tenir lieu d'un de nos Docteurs d'Université. Songez quels illustres personnages on peut trouver quelquefois, même dans un Ville de la Hollande, & combien d'heures instructives nous avons passées vous & moi en conversation avec LE CLERC & LIMBORCH, ces Savants du premier ordre, qui étoient en même tems si profonds & si communicatifs. La Philosophie & même la Théologie pouvoient prendre un air libre sous leur conduite; & leurs entretiens, sur quelque sujet que ce fût, étoient autant de leçons d'éloquence.

Je regarde donc les liaisons & la familiarité que Pon contracte avec des hommes d'un génie & d'un mérite éminents, comme un autre avantage con-

fidérable, qui résulte de cette éducation dans le pays étranger.

J'ai encore un point plus essentiel à ajouter ; car à présent que j'ai pris si hautement le ton dogmatique, je me trouve moi-même, ainsi que nos Prédicateurs, peu disposé à la patience que la contradiction exige, & en humeur d'épuiser la matière sans interruption. Je dis donc qu'il y a d'autres avantages & encore plus considérables, en constituant les voyages comme une partie essentielle de l'éducation.

Vous pouvez faire aussi peu de cas qu'il vous plaira de la politesse extérieure des mœurs, ou même traiter comme superficielles, les sortes d'instructions que l'on peut recevoir en bonne compagnie. Mais que direz-vous de cette perfection éminente : LA CONNOISSANCE DU MONDE ? Science si utile, qu'elle précède & éclipe toutes les autres, & si profonde, que ce n'est pas trop de tous les secours de la meilleure Philosophie pour y arriver. Car par la *connoissance du monde*, j'entends ce qui ré-

sulte de l'observation des hommes & des choses, d'une habitude avec les mœurs & les coutumes d'autres Nations, des idées justes qu'on a su se former de leur politique, de leur Gouvernement & de leur Religion; en un mot de l'étude réfléchie des hommes, comme ils se présentent eux-mêmes sur le grand Théâtre du monde sous des formes si diverses & des apparences si différentes. Voilà la science qui convient le mieux à un Gentilhomme, & celle dont nos écoles & nos Collèges n'ont jamais entendu parler.

Je fais que cette science est trop difficile, pour qu'on l'acquere parfaitement par une longue habitude & de mûres réflexions; je fais qu'on ne doit pas l'attendre d'une légère inspection de l'espece humaine, d'un voyage précipité à travers différents pays, d'une courte résidence dans les grandes Villes de l'Europe. Je conviens de tout cela; mais il faut qu'on m'avoue en même tems qu'on ne peut commencer trop tôt une étude si importante, ou du moins qu'on

ne peut apprendre de trop bonne heure les rudiments de cette Science.

La véritable affaire des hommes, & spécialement des gens de qualité, est avec des hommes. Le premier & le dernier objet d'un Gentilhomme, devrait être une étude particulière de son espèce. On me dira que quelques chapitres de ce grand livre du monde sont au-dessus de sa conception, & trop obscurs pour qu'il puisse les lire à profit. Mais il y en a d'autres plus faciles. Initiez de bonne heure un jeune homme à cette manière de voir & d'observer; & ses progrès, comme dans d'autres choses, feront infailliblement plus heureux.

Sur-tout instruisez-le à donner une attention sérieuse aux mœurs des hommes, à remarquer leurs dispositions, à fonder & analyser leurs caractères. Quel champ fertile que celui-ci pour un jeune homme intelligent, assisté des lumières supérieures & de l'expérience d'un Gouverneur habile ! Et quelle riche moisson de connoissance véritable & de savoir doit-il rassembler & rapporter avec lui



dans sa Patrie , des scènes variées & sans nombre à travers lesquelles il a passé dans ses voyages ! Avec quel avantage & quel éclat une telle personne ne paroîtra-t-elle pas , soit à la Cour , soit au Sénat , de son propre pays ! Combien en sûreté contre les tentatives de l'artifice , les pièges d'ennemis adroits , & les manœuvres de faux amis ! Combien propre aux affaires communes de la vie & à remplir dignement son rôle dans les débats publics où il s'agit du bonheur de sa Patrie !

M. L O C K E.

Vous déclamez si bien sur ce sujet , que je me fais une forte de peine de gâter votre Panégyrique , en vous faisant une question simple. „ Comment „ un homme dans le pays étranger peut- „ il parvenir à la connoissance des affai- „ res de son propre pays ?

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Comme si les objets de cette con-  
noissance n'étoient pas à peu près les

mêmes par-tout ! Superstition ou fanatisme dans la Religion, intrigues intéressées ou factieuses dans le Gouvernement, dans l'agriculture ou le commerce, négligence qui les fait languir, insolence & manque de discipline dans les flottes & les armées : une Police mal ordonnée, une Magistrature venale & une Administration corrompue ; ne font-ce pas-là les principaux malheurs contre lesquels nos jeunes Citoyens & Sénateurs doivent être en garde ? Et où est le pays qui n'offre pas des occasions de prendre des leçons utiles sur tous ces sujets ?

Pour ne rien dire de plus, un peu de pratique dans son propre pays réussira facilement à celui qui y arrivera avec une si excellente préparation de connoissance générale. Il seroit superflu d'observer ici avec quel désavantage notre jeune Insulaire doit paroître sur cette scène, novice dans les affaires du monde, étranger aux hommes & aux caractères, & n'ayant jamais peut-être étendu ses observations au-delà du cercle étroit

de ses compagnons, ou même de sa propre famille.

Mon Panégyrique, ainsi que vous appelez cette représentation simple des faits & des choses, ne finiroit pas, si je voulois me servir de tous les avantages que me donne, sur ce sujet, une connoissance du monde acquise de bonne heure dans un jeune voyageur. Mais je les laisse à déduire des différents points que j'ai touchés, & je passe à d'autres considérations qui me paroissent importantes pour la réputation de notre pays, du moins pour perfectionner l'éducation de notre jeunesse d'un état honnête, quelque peu d'estime qu'en fassent ceux qui, dans ces derniers tems, se sont arrogé le nom de Philosophes.

Vous qui pensez d'une manière plus élevée que ces prétendus Sages, vous me permettez, je crois, de m'étendre un peu sur les ARTS LIBÉRAUX, qui ornent & embellissent la vie, & qui, lorsqu'ils sont portés à un certain degré de perfection, sont les marques les plus sûres de la politesse d'un peuple.]

Il est assez notoire combien nous avons été & sommes encore tardifs à parvenir à toutes ces connoissances élégantes, qui requerent de l'imagination & du goût. En peinture, en sculpture, & dans les autres Arts du dessein, on ne voit parmi nous que peu de chose ou rien qui puisse soutenir le regard d'un véritable connoisseur (†). Ce n'est que depuis peu que nous avons commencé à nous former l'oreille en quelque sorte à l'harmonie & aux proportions d'une Musique régulière. A l'égard du genre Poétique en général & du Dramatique en particulier, quelque ton magistral que nos Auteurs à la mode aient coutume de prendre dans leurs Préfaces & leurs Prologues, ce n'est pas un secret

(†) „ Nous ne manquons pas de connoisseurs,  
 „ ou de gens qui ont la vanité de se croire tels.  
 „ Mais à leurs yeux mêmes la Peinture n'est  
 „ qu'une affaire de pure curiosité, dont ils ne sen-  
 „ tent point d'ailleurs l'influence; preuve certaine  
 „ que leur goût pour elle n'est qu'un faux goût,  
 „ un goût sans regle & tout-à-fait superficiel.  
 „ Quant à celui du Public il est généralement  
 „ dépravé. *Mœurs Angloises.*

pour ceux qui ont étudié les anciens Maîtres, ou qui connoissent le style & la maniere des modernes les plus polis, que nous sommes encore très-loin de posséder un goût juste dans ces productions de l'esprit, & que jusqu'ici les Muses ne se sont montrées que peu indulgentes à notre égard.

Ce n'est pas, si vous le voulez, que nous n'ayons été très-empressés & très-ardents à leur faire la cour, mais cette circonstance quoiqu'elle fasse beaucoup & qu'on croye même qu'elle fait tout auprès du sexe, paroît ne nous avoir pas réussi avec ces chastes pucelles. Près d'elles la passion & l'assiduité ne font pas tout, elles veulent qu'on y ajoute & de l'adresse & de la conduite. De quelque part que vienne le défaut, & quel qu'en soit le remede, il est certain que les ouvrages de nos meilleurs Artistes tiennent beaucoup du goût gothique. On ne trouve ni correction de dessein, ni élégance de travail dans nos ouvrages manuels : on chercheroit inutilement l'exactitude dans les pensées, la simplicité  
du

du style , ou ce charme des nombres qui flatte si agréablement l'oreille dans nos productions littéraires.

Il est vrai que la force & la vigueur de notre génie se sont exercées sur d'autres objets. Nous avons travaillé sans relâche à nous procurer des idées saines dans la Politique & dans le Gouvernement, & nous avons à la fin réussi en ce genre d'émulation, le premier & le plus élevé. Il seroit raisonnable à présent d'appliquer à d'autres avantages la liberté que nous avons acquise si heureusement. J'ai toujours remarqué que l'esprit dominant d'un peuple libre, a quelque chose qui paroît convenir aux Arts libéraux. Ce doit donc être notre faute si leurs progrès parmi nous ne vont pas de pair avec notre excellente constitution.

Mais le moyen le plus sûr d'exciter & de faire prospérer ces études, est de détourner notre attention des mauvais modeles de notre propre pays, d'entrer dans un commerce libre, & d'essayer, pour ainsi dire, des efforts généreux

E

avec ceux de nos voisins qui font plus avancés que nous. Et c'est encore ici, comme dans les mœurs & les Arts de la vie, que l'esprit ne peut pas recevoir trop tôt les semences du bon goût. Il feroit à souhaiter que nos jeunes gens pussent dès leurs tendres années prendre des idées justes des Arts, & que formant leur goût parmi les plus habiles Maîtres de l'Europe, ils pussent ensuite communiquer leurs progrès à leur propre pays.

Ainsi nous aurions lieu d'espérer d'avoir avec le tems quelque chose du nôtre à opposer à l'esprit, au savoir & à l'élégance des François; & quant à l'exécution mécanique des beaux Arts, de pouvoir à la fin entrer en lice avec les Maîtres Italiens.

Ne pensez pas qu'une pareille émulation fût inutile même dans une vue morale & politique. La beauté & la vertu sont plus étroitement liées, que chacun peut-être ne le remarque. L'esprit qui est touché du charme de ce qui est vrai & convenable dans la repré-

sentation des choses sensibles , doit l'être également de ces qualités dans les formes morales , dont l'objet est beaucoup plus élevé . C'est là en effet que tend la passion du véritable *Virtuose* , c'est là que finalement elle s'arrête.

*Quid verum atque decens curo & rogo & omnis in hoc sum.*

Mais je vois l'impression que ce langage fait sur vous ; souffrez donc que j'ajoute qu'en consultant la Politique aussi-bien que la Philosophie , l'une & l'autre conseilleront ces études. Qui peut douter de leur vertu pour adoucir & raffiner les mœurs d'un peuple ? ou , pour prendre la politesse dans le sens vulgaire , où feroit le mal si l'Angleterre étoit le siege des Arts & des Lettres , aussi-bien que du commerce & de la liberté ? Alors nous verrions à notre tour l'étranger voyager chez nous , comme nous voyageons à présent chez nos voisins ; & notre pays , parmi ses autres acquisitions , feroit aussi enrichi ( j'emploie le mot sans métaphore &

E



dans son vrai sens ) d'une nouvelle espèce de commerce.

Je pourrois ajouter que l'ascendant qu'une Nation prend sur une autre dans toutes les affaires publiques, est dû en grande partie à cette prééminence de goût & de politesse ; & je puis le dire , à cette supériorité qu'on lui reconnoît dans les Sciences & dans les Arts, dont la *France* est un exemple aujourd'hui, comme on fait que l'*Italie* l'a été du tems de nos peres.

Si ces talents ont un prix, s'ils sont en effet utiles, comment notre jeunesse, née honnêtement, peut-elle en prendre la teinture & le vrai goût que par des voyages entrepris de bonne heure sous un guide éclairé ? Car quelle discipline, quels exemples, quel encouragement avons-nous en ce pays-ci ? Quelles Académies pour les exercices de la jeune Noblesse ? Quelles conférences pour perfectionner les Arts ou le langage ? Quelles sociétés pour cultiver le caractère qu'un honnête homme doit apporter dans le monde ?

L'observation de ces défauts me fait remonter plus haut & jusqu'à la source d'où ils dérivent tous, que je ne me ferai aucun scrupule de vous découvrir.

Le tems a été, Monsieur, lorsque la Philosophie pouvoit paroître avec grace même dans les Cours, lorsque les Nobles, les Grands & les Princes eux-mêmes n'étoient pas honteux d'être de sa suite, mais fréquentoient ses écoles & ses Académies, & se faisoient même un honneur de sa compagnie dans leurs moments de loisir & de recreation.

Voyez à présent quels lieux sauvages elle habite, & à quelles ignobles sociétés elle est abandonnée ! Au lieu de la liberté, de l'enjouement & des graces qui la faisoient rechercher autrefois, elle a contracté dans les Cloîtres un je ne fais quel air austere, sombre & pesant, qui ne peut que révolter.

Vous qui avez fait plus qu'aucun autre pour rétablir son crédit, & la ramener dans le monde, vous pouvez aussi mieux dire l'état dégénéré où elle

est à présent. Vous savez où elle habite, abandonnée de ceux qui autrefois lui faisoient la cour. A ses manieres aimables & insinuantes ont succédé l'aigreur, le dédain & la haine ; sa voix persuasive, qui parloit le langage des Dieux, ne rend plus que de sons durs & discordants ; ses raisonnements mêmes se sont corrompus en de vuides sophismes, & dans un jargon inintelligible. Les graces, qui ne la quitoient pas dans ses beaux jours, ont toutes pris la fuite : on ne voit plus danser autour d'elle qu'une bande de Faunes & de Satires libertins. Cependant elle usurpe encore une sorte de souveraineté ridicule, &, sous le nom du *Génies des écoles*, préside gravement & tristement sur la troupe nombreuse & servile qui reconnoît son autorité.

Si je voulois continuer ce discours figuré, & adopter le ton plus élevé des anciens Maîtres, c'est de cette maniere que je ne craindrois pas de représenter l'état présent de l'érudition, comme nous le voyons conduit dans cer-

taines écoles de haute réputation parmi nous.

Voudriez-vous inviter notre jeunesse Noble à les fréquenter ; pourriez-vous espérer que leur caractère généreux se foudmit à être réprimandé par des *enfants barbuis*, ou que leurs esprits pussent être formés par de pareils pédants, d'une manière qui les rendit propres à tout ce qu'exige la pratique du monde & le commerce des hommes ?

N'avons nous pas été assez long-tems foudmis aux inconvénients de cette éducation monachale ? Observez la généralité de ceux qui ont été élevés dans ces Séminaires. Quels principes ont germé delà dans la morale, dans le Gouvernement, dans la Religion ! Quelles heureuses dispositions n'avons-nous pas vues gâtées par leur discipline ! quels entendements renversés par leurs absurdes & faux systêmes ! La vérité, la liberté, la raison ont-elles beau jeu avec de pareils Docteurs ? Que dis-je, la vérité & la liberté & la raison, quoique parlant par la bouche d'un de leurs propres

enfants , n'ont-elles pas été calomniées & rejetées? En un mot, n'ont-ils pas toujours fait tout ce qui étoit en eux pour empêcher les progrès de la véritable connoissance , & de la cause de la liberté ?

Si donc les établissemens de littérature & d'éducation parmi nous sont tels que je viens de les représenter , qu'est-il besoin d'alléguer rien de plus en faveur des voyages , qui sont le seul moyen de remédier aux défauts qui en résultent , ou du moins de les pallier & de les corriger.

*Je terminai là ma défense , lorsque tous les yeux fixés sur M. Locke , lui firent appercevoir que nous attendions sa réponse ; alors il se leva de son siege , & avec un ton & un regard plus fermes que je ne m'y attendois , il s'adressa à moi de la maniere dont je vais vous rendre compte.*

---

*DIALOGUE SECOND.*

M. L O C K E.

**J**E vous laisserois continuer de porter cet esprit de déclamation & de raillerie dans un sujet indifférent ou de pure curiosité, tels que ceux dont les gens oisifs ont coutume de s'entretenir. Mais si jamais question mérita l'examen d'un véritable Philosophe, c'est sans contredit celle de l'EDUCATION & les différentes méthodes qu'on y employe, aucune n'en demande un plus sévère que celle qui est si fort exaltée, sous le nom spécieux de voyages dans les pays étrangers, parce qu'aucune, peut-être, n'est suivie de conséquences si importantes.

Je ne pouvois donc vous entendre qu'avec surprise, vous étendre si fort & si long-tems sur je ne fais quel vernis de manieres & de politesse, de connoissance des hommes & du monde, des Arts & des Langues, & des autres

agrémens d'une éducation brillante ; c'est précisément comme si un Architecte ne vous parloit que des festons & de feuillages , des ornemens de sa frise ou de la beauté de ses chapiteaux , lorsque vous lui demandez de vous instruire comment il faut s'y prendre pour élever un édifice solide sur de bons murs & des fondations durables.

Ce qu'il nous est important de savoir , c'est la méthode la plus propre de former les hommes ; au lieu que vous paroissez n'avoir presque pensé qu'à ébaucher un assortiment de Gentilshommes du bel air. Il semble en effet que votre défense des voyages est imaginée exprès pour une compagnie de *Virtueuses* , ou tout au plus pour un de ces cercles brillants , qui sont aujourd'hui si à la mode , surement elle passeroit là sans aucune contradiction. Ici vous avez en quelque sorte oublié que vos Auditeurs sont tous des gens simples , & que l'un d'eux est un vieillard que vous vous plaisez à qualifier de Philosophe.

— Pour vous dire franchement mon avis ; votre défense des voyages, quelque agréable & spécieuse qu'elle puisse paroître, ne porte pas sur une base solide. Vous nous parlez de beaucoup de défauts dans l'éducation de notre jeune Angloise, & vous voudriez les corriger. Mais de quelle maniere peut-on le mieux y réussir ? C'est ce que des déclamations vagues & générales n'enseigneront jamais.

— Pour faire utilement cet examen, il faut établir certains principes, il faut former un plan de vie & de mœurs, il faut tracer quelque idée du caractère que vous voudriez imprimer à de jeunes esprits, auquel nous puissions nous rapporter constamment en suivant cette discussion, & qui puisse nous servir de règle pour juger de la convenance & des effets de cette sorte d'éducation que vous voudriez nous recommander.

— Puisque vous voulez donc que je traite cette matiere, il faut que vous me permettiez de prendre un ton différent du vôtre, & plus sévère que vous ne



L'attendez peut-être dans une conversation aussi libre que celle-ci.

Je commence par ce principe certain, que le but de l'éducation est de former l'ENTENDEMENT & de regler le COEUR. Si l'homme est un composé de raison & de passion, la seule discipline qui convienne à sa nature est celle qui remplit ces deux objets.

Jusqu'ici sans doute nous sommes d'accord. Mais le sujet demande une application plus particuliere de ce principe.

Vous vous y êtes pris de la maniere la plus spécieuse, pour nous persuader que la seule éducation raisonnable, est celle qui prépare & rend un homme propre pour le commerce du monde; & je suis prêt à adopter votre idée, pourvu que nous nous accordions premierement sur la signification de ce grand mot de MONDE. Il se peut que dans votre maniere sublime d'envisager les choses, vous vous proposiez de faire de votre pupille, ce que dans le sens

le plus étendu des termes on appelle *un Citoyen du monde*. Un grand & respectable caractère ! Mais allons par degré.

Premierement, s'il vous plaît , tâchons de faire qu'il soit un digne Citoyen d'*Angleterre* ; & je vous prie de me permettre de décorer cette petite Isle que nous habitons , de ce nom pompeux de monde. Elle est du moins ce monde dans lequel notre aventurier doit représenter , & pour le commerce duquel il lui importe le plus immédiatement de se rendre propre.

Présentement comme les gens de qualité & les gens riches sont , & avec raison , les objets principaux de vos soins ; les grands biens des uns & la haute naissance des autres , donnant à leur pays le plus grand intérêt à leur éducation , souffrez que je vous demande de quelle maniere ils pourront se rendre propres au rôle important qu'ils doivent y jouer ?

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Très-certainement en acquérant cette

connoissance & ces qualités qui sont les plus convenables pour s'en bien acquitter.

M. L O C K E.

Il ne peut pas y avoir deux réponses à une question si simple. Comme cette éducation est, en général, la meilleure, qui forme *l'homme* de la meilleure manière, ainsi dans cette vue particulière, cette éducation doit être regardée comme la meilleure, qui forme l'Anglois de la meilleure manière.

En partant de ce point, qui ne peut souffrir aucune difficulté, un Citoyen Anglois, ou, si vous le voulez, un membre du Parlement ( car c'est l'état qu'ambitionnent nos plus grands Citoyens, & que nos meilleurs devoient rechercher ) ne peut s'acquitter de ce qu'il doit à son pays à ce titre, qu'autant qu'il a su le pourvoir de toutes ces qualités de l'esprit & du cœur qui requierent son rang supérieur & ses prétentions.

Ce dernier Chapitre en est un très-

important, & seroit très-long, s'il étoit traité comme il mérite de l'être; mais on peut donner en peu de mots le sommaire des principaux articles dans lesquels il consiste.

Je demande donc dans notre jeune aspirant au nom & aux honneurs de membre du Parlement d'Angleterre, que son esprit soit de bonne heure & parfaitement instruit des principes de vertu & de Religion; qu'il soit exercé, par une exacte discipline, à commander à son tempérament & à ses passions; en un mot, qu'il soit accoutumé à se gouverner lui-même en tout avec sagesse, que son ambition soit excitée ou plutôt dirigée vers son véritable objet le *bien public*, & conséquemment que son ame soit embrasée de l'amour du véritable honneur, sur-tout qu'il ait le plus grand respect pour la constitution légale de son pays; & une ardente affection pour la grande société à laquelle il appartient.

Vous estimez trop vous-même ces vertueuses qualités du *cœur*, pour que

cette considération perde rien de son poids avec vous ; mais quand elles ne seroient pas plus importantes que plusieurs Instituteurs de jeunesse ne paroissent le croire , il y a encore d'autres qualités ; celles de *l'esprit* , que tout homme regarde comme requises essentiellement pour remplir dignement ces emplois , auxquels nos Citoyens les plus grands sont destinés.

C'est pourquoi je demande ensuite que notre jeune Sénateur ait un usage aisé & familier de la Langue Latine ( je fais que vous ajouteriez volontiers & de la Grecque ; mais pour celle-là , je ne suis pas si décisif ) , qu'il soit suffisamment instruit des Eléments des Sciences , ainsi que de ce que nous appellons les Belles-Lettres ; qu'il soit bien fondé dans les principes de morale , soit publique , soit particulière ; qu'il ait une parfaite connoissance de l'Histoire & de la Constitution civile & Ecclésiastique de son pays ; qu'il ait des notions générales , mais sures , de l'histoire du monde ancien & moderne ; sur-tout qu'il ait  
ait

ait un entendement bien exercé, je veux dire qu'il ait appris à raisonner clairement, & conséquemment sur toute sorte de sujets : & de plus, pour qu'il puisse faire usage de toutes ces facultés, qu'il ait assez bien étudié sa propre langue, pour pouvoir s'exprimer lui même, soit en écrivant, soit en parlant, d'une manière facile & claire au moins, si non élégante. J'obtiens pour le présent d'autres qualités agréables, qui viendront presque d'elles-mêmes, si son éducation est bien conduite, ou qui peuvent s'acquérir sans peine, par la seule voye de la conversation. Mais quant à celles qui sont essentielles, je soutiens qu'il est nécessaire pour nos jeunes gens de qualité, de les posséder dès le tems où ils sortent communément des mains de leurs Gouverneurs, je veux dire à l'âge de vingt & un ans.

Suis-je déraisonnable dans ces demandes ? Peut-on exiger quelque chose de moins dans un Gentilhomme, qui, par les usages établis, doit entrer dans le monde à cet âge, & être admis aux

E

affaires publiques & à la législation de son pays ?

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Ces qualités sans doute ne sont ni plus, ni moins que ce que l'on peut raisonnablement demander dans notre jeune Gentilhomme ou Sénateur. Mais comment peut-on les acquérir dans notre manière vulgaire d'éducation ? c'est ce que je ne comprends pas aisément.

M. L O C K E .

Je vous l'expliquerai ailleurs. Vous adoptez donc ceci comme une idée raisonnable du caractère d'un Gentilhomme Anglois, tel que le cours de son éducation le lui doit imprimer. A présent je vais vous faire voir clairement, qu'il n'est pas possible que les voyages produisent un pareil effet.

Considérons premièrement une perte inévitable de tems, de ce tems qui est si précieux à tous égards, non - seulement comme étant le plus propre pour

acquérir les qualités dont je parle ; mais comme étant la seule période de la vie où on ait la liberté de l'employer ainsi.

La grande jeunesse est flexible & docile , propre à prendre les impressions de vertu , & à recevoir les principes des connoissances. Les facultés de l'esprit sont alors vigoureuses , la conception vive , & la mémoire retient aisément. L'humble assujettissement d'apprendre les éléments de la littérature & des sciences , n'a rien pour de jeunes esprits que d'aisé & de flatteur. Un respect soumis pour leurs Maîtres les dispose à s'appliquer sans répugnance à tout ce qui leur est prescrit , & l'émulation jointe au sentiment intérieur qu'ils ont de leur avancement journalier , soutient & anime leur travail. Les objets de leur application leur paroissent importants , non-seulement par l'autorité de ceux qui ont la direction de leurs études ; mais principalement , peut être , par un sentiment confus du mérite de ces Maîtres : sentiment qui seroit bien différent ,



si le disciple étoit en état de porter sur eux un jugement juste & approfondi.

C'est donc là la véritable saison pour poser les fondemens des connoissances, & de l'habileté de toute espee. Si vous laissez passer ce tems, sans l'employer soigneusement à cet effet, vous regretterez envain cette négligence dans un âge plus mûr, lorsque les soins & les amusemens de la vie laissent si peu de loisir, & encore moins d'inclination pour de pareilles études.

Il peut y avoir eu quelques exemples de ceux dont l'industrie supérieure, dans un âge avancé, a suppléé les défauts de leur éducation. Mais en général l'homme dépend entièrement de l'enfant; & il est toute sa vie, ce que les impressions qu'il a reçues dans ses jeunes années l'ont fait. Si donc quelque partie considérable de cette précieuse saison est perdue à voyager, je veux dire si elle n'est pas actuellement employée aux occupations & aux instructions convenables à cet âge; cette cir-

constance doit être regardée comme un argument de grand poids contre cette sorte d'éducation.

Nous devons considérer ensuite la dissipation d'esprit qui accompagne cette éducation ambulante, tandis que la scène change à chaque instant, & que de nouveaux objets se présentent perpétuellement devant les yeux pour exciter l'admiration de notre jeune voyageur.

Un des plus grands secrets dans l'éducation, est de fixer l'attention de la jeunesse; opération pénible, qui demande un long usage & une discipline constante & sans relâche, en un mot diamétralement opposée aux dissipations & aux changements continuels, qui sont inséparables de la sorte de vie que vous voudriez recommander. L'esprit jeune a naturellement de la peine à supporter la contrainte, il n'aime pas à être forcé long-tems à tendre au même but; à chaque occasion il s'échappe & s'éloigne du véritable sujet de sa méditation. Au lieu de travailler, par un régime sa-

ge, à vaincre cette infirmité naturelle, vous l'entretenez & la flattez, jusqu'à ce que, par degré, l'esprit perde son ton & sa vigueur, & devienne enfin totalement incapable de donner une attention convenable à aucune chose.

Si j'insiste sur ce point, c'est parce que pour apprendre les éléments de quelque science que ce soit, il est de la plus grande importance que celui qui s'y applique, suive constamment la même méthode dans le cours de ses études. Ce peut être de tems en tems le privilege d'un génie, de saisir d'abord les principes de quelque connoissance, & de devenir sage, si l'on peut s'exprimer ainsi, par *intuition*. Mais l'espece commune des esprits est d'une autre fabrique : ce n'est qu'à pas lents qu'ils arrivent à la connoissance ; & si vous arrêtez ou détournez leurs progrès, tout leur travail est perdu, ou tout au plus il ne leur reste qu'un savoir mince, superficiel & mal digéré.

Mais quand même il faudroit ne faire aucune attention à la perte du tems,

& au tour d'esprit dissipé, qui est encore plus pernicieux, je ne m'opposerois pas moins à ce genre d'éducation, à cause des objets mêmes auxquels l'application de notre Voyageur est continuellement dirigée.

Au lieu de ces parties nécessaires & fondamentales de connoissance, dont je demande qu'il soit principalement occupé, son attention, qu'il refuse à tout ce qui à l'air d'instruction, est donnée uniquement aux choses frivoles & de peu d'importance.

La première affaire est de se rendre parfait dans les formes d'éducatons qu'il trouve en usage parmi ceux avec lesquels il vit, ou peut-être uniquement dans leurs formes d'habillements.

Après cela, ce qu'il ambitionne le plus, c'est de parler aisément les langues de l'Europe, ou pour abréger son travail autant qu'il est possible, d'acquérir du moins cette facilité dans le François. Le prétexte est, afin qu'il puisse être en état de converser avec les étrangers de sa connoissance: ce qui prend

beaucoup de tems assez inutilement, attendu que de retour dans son pays il n'en fait plus guere d'usage. C'est aussi, dira-t-on, pour qu'il puisse être à portée de lire les meilleurs livres écrits en cette langue; ce qui l'empêche d'étudier ceux qui sont encore meilleurs dans les langues savantes, & peut-être dans la sienne propre.

Si quelque chose de plus attire son attention, c'est peut-être un peu de curiosité. Il veut connoître les beaux tableaux, les belles statues, les beaux édifices. Il visite les ateliers des Artistes, les Bibliothèques, les Cabinets de médailles & d'autres curiosités; & pour prendre quelque repos après de si rudes fatigues, il va souvent aux Eglises, aux Théâtres, aux Cours de Judicature; il voit les Processions, les cérémonies & les autres pompes solennelles.

Lorsque l'on s'est dûment occupé de ces trois points, je vous demande quel loisir un jeune homme peut trouver vraisemblablement pour se perfectionner dans ces autres études, que vous me

permettez de supposer être d'une beaucoup plus grande importance.

En un mot, Mylord, s'il acquiert quelque connoissance, c'est seulement ou principalement des choses dont il peut très-bien se passer, ou que vous m'avouerez être d'un ordre inférieur & subordonné : tandis que les branches de connoissance qu'il est forcé de négliger pour celles-là, sont pour lui d'un usage constant & nécessaire dans tout le cours de sa vie.

Jusqu'à ce que vous puissiez trouver un moyen de concilier ces différentes études, je dois toujours penser que ces voyages, si vantés, sont la plus mauvaise méthode qu'on puisse imaginer pour l'instruction convenable à nos jeunes compatriotes.

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Sans doute si ces deux points moins importants attirent seuls toute leur attention ; mais est-il si difficile de conduire les deux desseins en même-tems, spécialement lorsqu'un Gouverneur sage

& attentif fait exciter l'application de son Pupille, & diriger en tout ses études?

M. L O C K E.

C'est ainsi que pensent les amis & les parents d'un jeune voyageur ; ils croient pouvoir exiger des miracles de cet important personnage , un Gouverneur ; mais la vérité est qu'on ne peut apprendre à la fois tant & de si différentes choses , même avec l'avantage des plus heureuses dispositions , & dirigées par le meilleur Maître.

D'ailleurs vous oubliez que ce que nous examinons à présent se réduit à savoir si la généralité de notre jeunesse de qualité doit être élevée en cette forme , & non si probablement deux ou trois jeunes gens , avec le génie le plus rare & une application au dessus du commun , ne pourront pas réussir en suivant votre système. Je demande une éducation qui puisse produire ordinairement des hommes utiles & capables : vous ne pensez , vous , uniquement qu'à for-

mer ce qui vient de soi-même, un prodige.

Ayant ainsi préparé la matière, je crois pouvoir entreprendre de répondre aux différents arguments que vous avez allégués, pour prouver qu'il est à propos de faire voyager les jeunes gens de bonne heure. Il est évident qu'on perd par là les avantages les plus solides; mais vous trouverez peut-être un dédommagement pour cette perte, dans cette politesse de manières, & dans toutes ces qualités brillantes que le voyage promet, & que le monde, selon vous, recevra volontiers & avec raison en échange.

Ces perfections tournent au profit de la Société en général; partagées méthodiquement en différentes classes & sous différents noms, elles vous ont fourni la substance de votre apologie.

Tel est le sujet poli & populaire que vous avez cru devoir enrichir de toutes les fleurs de votre éloquence: pour leur y trouver place, & leur donner plus d'effet, vous avez pris plaisir à nous



faire une représentation très-triste de de notre pays. Il semble que la barbarie & l'ignorance couvrent la surface de l'Angleterre, que ses habitants soient grossiers & sans politesse, & que parmi eux on ne puisse rien apprendre de ce qui est nécessaire pour paroître en bonne compagnie.

Si l'on eût fait ce portrait de nos pères, du tems de CESAR, ou même dans celui du bon Roi EDGAR, lorsque, comme on dit, la terre étoit couverte de loups ( par lesquels je suppose que la Mythologie monachale donne à entendre les hommes, comme sauvages, ) je ne trouverois que peu de chose à répondre à cette accusation. Mais aujourd'hui que les arts & les lettres ont du moins fait quelque progrès parmi nous, lorsque le commerce a étendu nos relations avec les parties du globe les plus sauvages, & que la politique a affermi nos alliances avec les plus civilisées; lorsque notre pays est rempli de Villes grandes & florissantes, & qu'il se glorifie d'une vaste, riche & superbe Capi-

tales, je ne puis m'empêcher de vous reprocher à vous-même un peu d'exagération, ou d'avoir oublié de parler de l'Angleterre, telle qu'elle subsiste à présent dans le dix-septième siècle. Il me semble que du moins à présent les Anglois pourroient être regardés comme des *Hommes*, & qu'à notre Cour & dans nos Armées, quoique peut-être pas dans nos Colléges, nous pourrions nous engager à trouver des êtres que vous même ne dédaigneriez pas de qualifier de *Gentilshommes*.

Mais il importoit à votre cause de représenter les choses autrement; de là sont venus ces différents reproches de barbarie, que vous avez cru propres à nous mortifier & nous allarmer.

Le premier feu de votre zèle s'est attaché à cette fourmilierie de *préjugés*, dont notre jeunesse Angloise, ou du moins provinciale, est communément remplie.

Le terme des *préjugés*, Mylord, est équivoque, & peut aussi bien signifier des opinions droites, justement accré-

ditées & profondément enracinées dans l'esprit , comme des opinions fausses & absurdes , qu'une confiance aveugle a fait recevoir.

Les premiers ne feront aucun mal. Peut-être , au contraire , la meilleure partie de l'éducation doit être employée à les cultiver.

Mais admettons qu'ils soient de la dernière espèce, ils peuvent encore n'être que les excès d'un principe droit ; & en ce cas , je douterois que le mal fût d'une assez grande conséquence pour mériter votre indignation. Aucun homme , peut-être , n'a assez de certaines vertus , qui ne les porte pas un peu trop loin. Le degré juste & précis est un point difficile à atteindre. La condition de notre nature commune , est telle que nous passons le but , ou que nous n'y arrivons pas ; & vous comprenez aisément lequel de ces deux vices en morale est le plus avantageux & le plus généreux.

D'ailleurs la réflexion & l'expérience viendront assez tôt pour corriger ces

excès De maniere que pour moi, quoiqu'il pût arriver que notre jeune Patriote conservât ces idées extravagantes sur le sol & le climat de l'*ancienne Angleterre*, dont vous vous êtes diverti, je ne trouverois pas - là un grand sujet de reproche à son éducation domestique ; peut - être même ne me presserois-je pas de le désabuser des erreurs honnêtes de cette espece.

Surement, Mylord, il y a de certaines associations d'idées, que, vous-même, tout étranges qu'elles peuvent être, vous vous feriez une peine de détruire.

Pour prendre votre propre exemple. Quoi ! si les idées de *liberté* se trouvoient par hazard étroitement liées à celles de l'*ancienne Angleterre*, de maniere à changer par la magie de cette union, ses bruyeres seches, & ses montagnes stériles en payfages agréables, vous presseriez-vous, si la chose étoit en votre pouvoir, de rompre le charme, & en présentant ces objets dans leur vrai jour, de désenchanter l'esprit en même tems, de l'idée, du moins de l'amour de la liberté Angloise ?

## L O R D S H A F T E S B U R Y .

Je m'apperçois que vous savez très bien choisir vos exemples : vous supposez que celui-ci ne peut manquer de faire un grand effet sur une personne, qui comme moi, fait profession d'être adorateur de cette liberté. Mais avec votre permission ; je ne vois pas, comme vous l'insinuez, qu'il y ait aucun inconvénient à séparer deux choses, à l'union desquelles la vérité & la nature n'ont eu aucune part. La liberté a assez, de charme pour attacher l'esprit en quelque endroit qu'elle ait établi son séjour & je n'ai jamais oui dire, que la beauté de sa forme ait été altérée par les désagréments de son habitation.

## M. L O C K E .

Cela peut-être ainsi, & il n'est pas difficile d'en trouver la raison ; ceux qui aiment la liberté, sont comme ceux qui aiment une maîtresse, il est rare que son habitation leur paroisse désagréable. Mais venez à bout de nous  
convaincre

convaincre que notre pays ne vaut pas la peine que l'on prenne les armes pour sa défense, & quelque aimable que la déesse de la liberté puisse paroître aux yeux de ceux qui en sont amoureux, la plus grande partie d'entre nous sera plutôt tentée de faire place à ceux qui voudront l'envahir.

Mais après tout, sans donner ceci pour une démonstration, il me suffit que vous voyiez que je ne suis pas pour qu'on détruise les principes sous le nom injurieux de préjugés. Les esprits tendres de la jeunesse doivent être traités avec douceur : s'ils poussent trop vite & avec trop d'abondance, employez à leur égard les méthodes ordinaires de culture. On fait plus de bien à une jeune plante en l'élaguant avec soin dans la saison convenable, qu'en la transplantant; expérience fatale en plusieurs cas, qui en arrêtant l'excessive vigueur de son accroissement, fait mourir l'arbre, ou le réduit à un état de foiblesse & de langueur.

Si par préjugés vous entendez des

G

principes vicieux proprement dits, c'est à-dire vicieux en eux-mêmes, aussi-bien que dans le degré, il est certain qu'il faut déraciner ceux-ci, & le plutôt vaut le mieux : mais il n'est pas nécessaire de traverser les mers pour se procurer l'avantage d'une pareille opération.

La vraie maniere de guérir de pareils préjugés, à ce qu'il me semble, consiste dans l'application de ces vérités qui sont communes à tous les pays ; & non par des mœurs partiales, ou les opinions qu'elles font naître en telle ou telle autre Société plus policée.

Mais, comme je l'ai remarqué, vous n'avez entrepris cette accusation de préjugés, uniquement que pour introduire la satyre sur l'*ancienne Angleterre* ; & après l'avoir fait servir à vos fins, vous n'avez pas fait de difficulté de l'abandonner. Vous l'avez changée cependant contre une autre de plus grande importance ; c'est celle des MOEURS BASSES, GROSSIERES & VICIEUSES, qui affectent notre jeunesse, & qui selon

vous font une maladie épidémique & incurable dans cette Isle.

Je ne nierai pas que vos plaintes, à beaucoup d'égards, ne soient que trop bien fondées. Le gout de notre Noblesse provinciale, peut-être assez grossier, & leurs maisons n'être pas les meilleures écoles de polissè & de civilité; de sorte que des mœurs basses, & même vicieuses, peuvent être & sont en effet trop souvent le fruit d'une éducation domestique ordinaire. Mais pour faire perdre ces défauts aux jeunes gens, quel remede leur prescrivez - vous? Quoi! vous les envoyez dans les pays étrangers avec toutes leurs imperfections, pour se défaire de leurs mauvaises habitudes comme ils le pourront, & en contracter de meilleures comme ils voudront. Vous imaginez - vous que les mauvaises qualités qu'ils emportent avec eux, tomberont d'elles - mêmes, ou que les bonnes dont ils ont besoin, ainsi que les nouvelles feuilles au printemps, pousseront immédiatement pour remplacer les premières?



L O R D   S H A F T E S B U R Y.

J'imagine, il est vrai, que de mauvaises habitudes ne peuvent être chassées que par de meilleures; & qu'ainsi le moyen le plus prompt pour faire perdre à nos Compatriotes leurs mœurs grossières, c'est de les forcer à voir bonne compagnie; & avec votre permission, je n'apperçois rien d'absurde ou de déraisonnable dans cette imagination.

M.   L O C K E.

Non certainement, en prescrivant les bonnes habitudes, comme un remède contre les mauvaises; mais vous auriez bien fait de nous montrer ce que l'air des pays étrangers a de si favorable aux bonnes habitudes, que ce soient les seules qui y réussissent; ou s'il s'y trouve un mélange de bonnes & de mauvaises, comme parmi nous, il vous reste à nous apprendre quel moyen aura notre Voyageur pour ne pas se tromper au choix: autrement notre jeune étourdi peut adopter des habitudes dif-

férentes, à la vérité de celles qu'il avoit auparavant ; mais qui ne seront ni meilleures, ni plus raisonnables.

Lorsque de pareils enfants, grossiers & mal élevés, se trouvent éloignés de la contrainte que leur impose l'œil d'un parent, quoique peu accoutumé lui-même à la politesse, croyez - moi, Mylord, ils ont plus de penchant à se livrer à toutes les bizarreries de leurs humeurs, que de disposition à les réformer. De pareils personnages songeront ils à se perfectionner par la bonne compagnie ? Comment voulez-vous même qu'ils puissent y être admis ?

J'en appelle à ce que vous - même vous avez observé, si lorsque cette sorte de jeunes gens mal élevés, voyagent & s'établissent pour un tems dans quelque ville considérable, leur coutume ordinaire n'est pas de se tenir éloignés des meilleures compagnies du lieu, & de s'assembler en petits pelotons séparés, avec leurs Compatriotes ou tels autres, qui par le goût & les mœurs leur ressemblent le plus ; c'est alors qu'il

se librent en pleine liberté à la bassesse de leurs inclinations, dans lesquelles la société & l'exemple ne font que les encourager réciproquement & les enhardir davantage. C'est-là, comme vous savez, ce qui arrive le plus communément: il est encore très-vraisemblable que le Gouverneur complaisant fera lui-même à la fin entraîné par les importunités, & perverti par les mauvais exemples de ses disciples, beaucoup plus qu'ils ne seront retenus par ses avis & son autorité.

Mais quand même les voyages seroient un remede aux maux dont vous vous plaignez, je doute encore si c'en seroit un convenable. Supposons notre jeune Gentilhomme d'un caractère assez pliant pour quitter ses habitudes grossières par complaisance pour la bonne compagnie où il est obligé de vivre: s'en suit-il delà qu'il n'en adoptera aucune, que celles qu'il lui est avantageux de contracter? & qu'avec un jugement aussi peu formé que celui qu'il a apporté avec lui, qu'il aura l'art de choisir uni-

quement la forte de mœurs qui peut seule le rendre aussi estimable qu'agréable.

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Et doit-on être en peine sur ce chapitre , lorsque les habitudes dont j'ai parlé , sont non - seulement différentes de celles qu'il doit prendre hors de son pays , mais sont diametralement opposées à celles - ci ?

M. L O C K E .

Hélas ! Mylord , je n'ai pas besoin de vous apprendre que l'opposé à ce qui est de travers n'est pas toujours droit : dans l'exemple même que vous offrez , un jeune homme , à la vérité , peut perdre sa grossiereté ; cependant s'il n'a pas pour se conduire une meilleure règle que la mode du lieu où il vit , il peut aussi très - aisément tomber dans le défaut contraire , dans une fatuité impertinente. Et pour la probabilité d'un mauvais choix , je m'en rapporte encore

à votre expérience & à vos observations.

Quant à ce que je regarde, comme le vrai remede de ces défauts, c'est une autre question; & je puis dans la suite trouver l'occasion de vous l'expliquer plus au long. Pour le présent trouvez bon que je conclue que dans les circonstances que nous supposons ici, les voyages en général sont un remede insuffisant, & qui ne convient jamais.

Il est vrai que vous allez plus loin. Vous soutenez que quand même on trouveroit quelque moyen pour détruire ces habitudes grossieres & rustres, notre éducation Angloise est si essentiellement mauvaise, qu'elle ne peut donner ces manieres honnêtes & agréables que le commerce du monde demande nécessairement. Vous épuisez à ce sujet toute votre réthorique: vous paroissez convaincu, que, quoiqu'on pût trouver une méthode pour faire des hommes raisonnables, l'éducation de notre pays est absolument incapable de fournir des Gentilshommes polis.

C'est à cette occasion que la discipline fervile de nos Ecoles & le gouvernement pédantesque de nos Collèges ont si fort échauffé votre bile. En outrant tout dans le tableau que vous en avez fait, vous avez trouvé le moyen de nous peindre un prodige de grossiereté, pour lequel tous les honnêtes gens ne peuvent avoir que du mépris ou de la pitié. Pour exciter encore plus notre mépris ou notre pitié, vous avez pris soin de nous présenter en contraste, les manières aisées & agréables, la contenance noble & assurée, & la conversation polie, & instructive d'un voyageur accompli.

A cette partie triomphante de votre harangue, je n'ai à opposer uniquement que quelques vérités claires & simples.

Je sais que la timidité désagréable d'un jeune homme est un péché pour lequel la bonne compagnie n'admet point d'expiation : cependant la bonne compagnie lui fera bientôt perdre, ce qu'elle ne lui pardonnera pas. En attendant que cet heureux moment arri-

ve, il faut considérer premièrement que la modestie d'une jeuneſſe ingénue, quoiqu'elle vous paroisse un vice terrible, est néanmoins favorable à quelques vertus. Elle est pleine de déférence & de respect, elle conserve l'innocence, entretient l'émulation, & jusqu'à ce que la raison soit en état de prendre les rênes, elle empêche le progrès des passions. Quand elle ne seroit même autre chose que disposer un jeune homme à observer beaucoup & parler peu, cet avantage ne seroit-il pas une sorte de compensation pour la mauvaise figure qu'il peut faire par son air embarrassé au milieu de votre bonne compagnie ?

Prenez-y garde, Mylord, de peur qu'en ôtant trop tôt cette contrainte, vous n'émancipiez votre disciple favori de tout principe d'honneur, & qu'il ne courre tête baissée à l'indignité, à la débauche & à sa ruine.

Je fais ce que le monde doit penser de ce langage ; mais je ne m'y arrête pas. Je suis un Philosophe, vous le sa-

vez ; vous l'êtes vous-même ainsi que moi. Osons donc une fois hazarder une vérité qui n'est pas à la mode ; c'est que la modestie dans un jeune homme a une certaine grace qui le pare, & qu'un jeune sot confiant, & non pas celui qui n'est que timide, est le prodige qui a besoin d'expiation.

Secondement, Mylord, il est à considérer que la timidité n'est pas tant l'effet d'une mauvaise éducation, qu'un présent de la nature, dont la sagesse pourvoit à tout. Les différens âges de la vie ont leurs mœurs particulières & qui leur conviennent le mieux. Ces mœurs différentes ont toutes leur beauté dans leur saison. Vous pourriez aussi bien trouver à redire au hochet de l'enfant, & vouloir tout de suite le faire jouer au fabot ; comme attendre de la jeunesse craintive, la mâle assurance d'un âge plus mûr.

Je sens combien, pendant ce tems-là, la condition de Madame est à plaindre, qui, spécialement si elle a eu une éducation merveilleuse, est très-choquée



de la mauvaise grace de son fils , & appelle le Tailleur , le Maître à danser , le Comédien, le Gouverneur qui a voyagé , en un mot tout le monde pour la délivrer de ce qu'elle souffre à voir un objet si désagréable.

Cependant en choisissant le moment , & usant des mots les plus doux pour faire passer la remontrance , on pourroit lui dire que la chose qui lui paroît si odieuse , & qui la trouble si fort , est un des cachets que la nature imprime sur cet âge ; que la timidité n'est que le passage d'une saison de la vie à une autre , & que comme le corps a moins de grace lorsque les membres font leurs derniers efforts pour arriver à leur juste proportion , de même les manieres font moins aisées , moins libres , lorsque l'esprit qui sent ses imperfections , & qui a peine à les supporter , étend toutes ses facultés à leur plein accroissement.

Si Madame me faisoit l'honneur de m'écouter , je pourrois ajouter pour sa consolation , que quant à cette modestie qui enveloppe le mérite de maniere à

empêcher de l'appercevoir, l'enfant s'en défera bientôt comme des habits qui n'iront plus à sa taille, que lorsque le manteau de la honte aura fait son effet, & qu'il aura donné de la chaleur & de la vigueur à sa jeune vertu, on peut le quitter en fureté, ou plutôt qu'il tombera de lui-même; enfin que quelque embarrassé & quelque simple que l'écolier soit à présent, il peut devenir à la fin un galant d'un mérite à ne le céder à aucun autre.

L O R D   S H A F T E S B U R Y .

Hé quoi! c'est un Philosophe, c'est M. Locke qui se permet ce badinage; lui qui m'a blâmé tout-à-l'heure d'avoir employé la raillerie & la déclamation.

M.   L O C K E .

Vous avez raison de me reprocher de traiter légèrement, ce qui est capable en effet d'exciter l'indignation. Car qu'est-ce que ces efforts pour éteindre une honte ingénue, qu'une tentative

impie pour s'opposer aux desseins de la Providence, & effacer de force les distinctions les plus naturelles & les plus précieuses de la première jeunesse? La modestie est la rougeur de la raison & de la vertu qui commencent à se développer; & si l'art pouvoit réussir au projet déraisonnable de former le fruit sans la fleur, il pourroit étonner comme une rareté, mais sans jamais pouvoir prétendre à la faveur & à la maturité de celui que la nature produit d'elle-même.

En un mot la *vivilité*, passez-moi le terme, précipitée & prématurée, ne seroit en effet qu'une enfance perpétuelle, ou plutôt un mélange monstrueux des deux états, sans aucune des vertus de l'un ou de l'autre.

Je suis fort éloigné de vouloir dire par tout ceci, & je ne crois pas que vous me soupçonniez de prétendre, que des manières aisées & franches ne soient pas des qualités aimables & estimables: je suis seulement pour attendre qu'elles paroissent dans le tems qui leur est propre, &

que la nature a réglé un peu plus tard que nos imaginations impatientes ne sont prêtes à le lui prescrire.

Considérez aussi que cette extrême politesse ne peut s'acquérir, si l'on en excepte quelques exemples extraordinaires, que par un long & continuel usage de la conversation, qui, outre le peu de convenance de la chose à d'autres égards, dissiperoit beaucoup trop un esprit jeune, & le détourneroit de ces autres études plus importantes & plus propres à cet âge.

Je pourrois dire de plus, que la politesse, dans le sens que vous donnez, ou du moins que la Cour donne à ce mot, est une qualité à laquelle les hommes les plus capables n'atteignent pas; & qui portée au-delà d'un certain degré, seroit même nuisible à ceux qui la possédroient.

Un très-grand homme n'a jamais été ce que le monde appelle parfaitement poli. Les hommes de cette trempe ne peuvent donner aux petites choses l'at-

tention nécessaire pour former & perfectionner ce caractère.

Dans les hommes, même de l'espece commune, cet excessif attachement aux graces & aux manieres, qui constituent l'essence d'une belle éducation, seroit pernicieux, en ce qu'il restreint les facultés, ammollit le tempéramment, & rompt la force & la vigueur d'esprit, que demande le maniement des affaires dans un pays de liberté.

De sorte qu'autant que j'en puis juger, cette grande recherche d'éducation doit être abandonnée à l'ambition de ceux d'une classe encore inférieure, je veux dire à ces esprits qui se sentent eux-mêmes incapables d'aucun autre mérite.

LORD SHAFTESBURY.

La faveur est grande. Il est donc fort à craindre que par une éducation trop polie, un Membre du Parlement ne devienne incapable des hautes fonctions de sa place. Cependant c'est quelque  
consolation

consolation qu'à présent je ne voye aucun symptome de cette politesse qui énerve l'esprit, parmi ceux des deux chambres qui en font l'ornement & avec qui j'ai l'honneur d'être lié.

## M. L O C K E.

Vous pouvez vous moquer tant qu'il vous plaira des craintes d'un vieillard. Mais si cette mode de voyager, qui a pris si fort parmi nous depuis la paix (\*), continue pour quelque tems, le jour ne viendra que trop tôt où mes imaginations se réaliseront. Lorsque la politesse sera fatale à toute espece d'habilité, & du moins dans les rangs les plus éminents, lorsque nos compatriotes seront si bien élevés, qu'ils ne seront plus bons à rien.

Après m'être si fort avancé, ferai-je un pas de plus? userai-je du privilège de la vieillesse, pour dire tout ce que je pense sur ce sujet d'une maniere qui n'est guere à la mode? Le grand cas

(\*) De Ryfwick en 1697.

que l'on fait de cette politesse, vient, comme je l'ai déjà donné à entendre, d'un quartier dont les décisions, quoique d'une autorité souveraine pour une personne de votre âge & de votre galanterie, ne peuvent pas être reçues par des cheveux gris, avec cette révérence implicite. Si vous pardonnez la liberté, à la fin je parlerai haut, & vous dirai que ce sont les Dames qui ont attaché une pareille idée de mérite à cette qualité si enviée de bonne éducation, & que comme on fait que les apparences ne gouvernent que trop ce sexe délicat, elles peuvent avoir porté un peu plus haut qu'il ne falloit, l'estime due à cette sorte de perfection.

De plus lorsque je considère la grande influence que doivent avoir ces belles dispensatrices de la réputation, sur notre jeunesse galante, je ne puis m'étonner que la mode des voyages soit devenue si commune; je suis même à moitié persuadé que dans la discussion qui est entre nous, j'ai plus à combattre votre politesse que votre jugement; & que si

vous vouliez en agir rondement avec moi, vous me feriez dans cette occasion-ci la même réponse que fit ce galant homme dont vous m'avez conté l'histoire, & qui étant interrogé par ses amis, pourquoi une personne sensée & d'une bravoure reconnue, tel qu'il étoit, acceptoit un défi, crut se justifier suffisamment en répondant : „ Je puis en „ sûreté me fier au jugement des hom- „ mes; mais comment pourrois-je pa- „ roître ce soir devant les filles d'hon- „ neur ?

Si je présume trop de cette comparaison, cela est indifférent. C'est assez de dire que ce qu'il y a d'utile & de louable dans une conduite polie, viendra de soi-même, avec un peu d'expérience du monde & de la bonne compagnie, & que je ne suis pas d'avis qu'on l'achete aux dépens de choses beaucoup meilleures.

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Ni moi non plus : car avec toute la politesse & la galanterie que vous

H 2



m'attribuez, je n'ai jamais entendu par la bonne compagnie, dont j'ai parlé avec tant de respect, ni ces hommes, ni ces femmes qui ont la sottise de préférer la confiance ridicule de leurs enfans à toute autre considération. Je pense seulement qu'une attention raisonnable aux mœurs de notre jeunesse noble, est un objet de la plus grande conséquence; attendu que les premières impressions de cette sorte sont nécessaires, pour les rendre propres au commerce du monde, duquel seul ils peuvent espérer de recevoir leur meilleure & leur plus solide instruction. Vos plaisanteries sur les Dames ne m'empêchent pas de m'accorder avec elles à ce sujet, & je ne vois pas que sans voyager on puisse, autant qu'on le doit, étudier & connoître le monde.

M. L O C K E.

Le point que vous touchez à présent, est, je l'avouerai, très important. De la politesse des manières, la partie la moins considérable d'une bonne édu-

cation, & celle à laquelle on parvient le plus aisément, si ma mémoire est bonne, vous avez passé à un sujet de beaucoup plus grande conséquence. Je veux parler de LA CONNOISSANCE DU MONDE, la science, ainsi que vous l'avez appelée, la plus profonde & la plus utile. Or, si l'on ne pouvoit acquérir cette science si essentielle qu'en voyageant de bonne heure, je permettrais à notre jeune Gentilhomme de fermer ses livres, & de partir tout de suite pour aller s'en pourvoir où il pourroit.

Mais, Mylord, considérez vous même la difficulté de cette étude, la maturité de l'âge & du jugement nécessaire pour la commencer, & beaucoup plus encore, pour y faire des progrès réels.

Et pourquoi, comme je l'ai dit plus haut, êtes-vous si impatient d'arriver à la fin sans les moyens? Pourquoi vous pressez-vous de faire des hommes dans une saison où la nature veut qu'ils soient encore enfants?

Sans doute si notre jeunesse pouvoit tout-à-coup être changée en hommes

armés de tout point , comme dans la fable , & propres également à toutes les affaires de la vie , nous recevriens cet avantage avec joie , & nous pourrions négliger ou supprimer tous les soins de l'éducation. Mais ce n'est pas là la condition de l'humanité : ses progrès de toute espee sont lents & graduels. Le tems & l'attention les forme , & c'est uniquement par un emploi convenable des états qui ont précédés , que nous arrivons enfin à la maturité de la sagesse humaine. Laissez l'enfant & le jeune homme se perfectionner eux-mêmes en ce qui appartient à leur âge , & alors il sera assez tems de pourvoir au caractère mâle.

Faites-y attention , Mylord , lorsque le jeune voyageur ignorant est introduit dans le monde , sans principes pour peser sa conduite , sans maximes pour diriger son jugement , que peut-on attendre d'une entreprise si précipitée ? qu'une morale flottante , & des délibérations où le hazard seul présidera. Il n'a pas même l'idée de ce qui constitue l'homme,

comment donc peut-il parvenir à quelque connoissance réelle & utile du caractère qui lui convient ?

Si par une connoissance du monde, on n'entend uniquement qu'une connoissance de ses usages & de ses modes extérieures, celle-ci sans doute peut s'acquérir en les examinant telles qu'elles se présentent d'elles-mêmes, dans les différentes tribus & sociétés du genre humain. Mais il s'agit entre nous d'une connoissance d'une plus haute espece, & qui se rapporte uniquement à l'*homme* considéré dans ses parties essentielles ; sa *raison*, & ses *passions*. Cette étude, Mylord, est d'une espece toute différente de l'autre. Quiconque a des yeux, à tout ce qu'il faut pour observer les figures & les marques des hommes ; mais pour pénétrer leur intérieur, pour sonder leurs dispositions, & découvrir leurs caractères, c'est ce qui demande un entendement très-instruit & dûment discipliné.

Pouvez-vous sérieusement espérer qu'un jeune enfant comprenne l'effet

que le Gouvernement , la Police , & d'autres circonstances de la vie peuvent avoir sur la raison souple du genre-humain ? ou qu'il aura la sagacité de démêler leurs caracteres réels à travers les différents plis & replis qui les enveloppent , & qui font l'ouvrage discordant , mais toujours trompeur des passions ? Il doit sûrement connoître ce que c'est que la vérité & la raison , avant qu'il puisse tirer pour lui-même aucun avantage des discours des hommes : il doit avoir observé soigneusement les mouvemens de son propre cœur , avant que de présumer d'analyser , ainsi que vous le dites , les caracteres des autres.

Vous voyez donc que quant à cet objet particulier , il voyageroit hors de saison & inutilement , même en supposant que notre voyageur fût admis en ce qui s'appelle la meilleure compagnie. Mais comment obtiendra-t-il ce privilege ? Dans quel pays peut-on croire que la politesse des hommes éminents , voudra bien condescendre à communiquer librement & intimement avec de

jeunes gens, quelques grandes espérances qu'ils donnent, ou quelque illustre que soit leur naissance? De légères civilités d'usage, font, comme vous savez, tout ce qu'on doit attendre en pareil cas; & c'est aussi tout ce dont est capable un voyageur si peu instruit.

Vous avez bien-fait de me rappeler des sociétés telles que celles où vous & moi nous avons autrefois été admis. Le souvenir en est toujours flatteur & agréable. Mais sans trop présumer de nous mêmes, nous pouvons croire que les LIMBORCHS & les LE CLERCS ne sont pas d'un accès si facile pour tout étranger, qu'ils l'ont été pour nous; ou que, quand ils le seroient, chacun n'en retireroit pas la même utilité. Si des Savants particuliers sont ainsi presque inaccessibles, comment penser que les affaires & les occupations de Ministres ou de Magistrats expérimentés puissent permettre les moindres liaisons avec eux? En retranchant ces deux classes d'hommes, que reste-t-il pour former & instruire de jeunes gens qui

voyagent , que des compagnons aussi ignorants & aussi remplis de défauts que ceux qu'ils ont laissés chez eux , & que l'on peut trouver par-tout en abondance ?

Mes objections vont encore plus loin. S'il arrive que par une sagacité & un bonheur extraordinaires , on contracte quelque habitude avec des personnes supérieures , & qu'on puisse en quelque sorte découvrir leurs véritables caractères ; quel grand avantage en peuvent retirer ceux qui ont à vivre avec d'autres hommes , puisque la même industrie & la même attention leur eussent fait connoître les caractères de ceux avec qui ils doivent vivre & avoir affaire un jour. L'étude des étrangers n'est ni plus aisée , ni plus utile que celle de nos propres Compatriotes. Les modes , les formes d'éducation extérieure attirent l'attention d'une jeunesse sans expérience ; & ce font autant d'obstacles au progrès qu'on pourroit faire dans cette science. Le tout bien examiné , les différentes modifications du caractère de l'homme ,

tel qu'il existe dans leurs pays & qu'il se montre dans la vie & les actions de leurs Concitoyens, sont, comme je l'ai dit, le véritable objet de leur curiosité.

Enfin le plus que je puisse accorder à cet usage de voyager dans l'idée d'acquérir une connoissance du monde, est, qu'il est possible qu'un jeune homme, dans sa conduite & dans ses manieres, parvienne à quelque ressemblance étudiée & ridicule des modeles qu'il copie, ou que les différentes scènes dont il a été témoin, lui fournissent matiere à son retour pour beaucoup de babil inutile dans la conversation: mais qu'il revienne chargé de quelque information solide, concernant les hommes & les choses; telle que, selon votre belle expression, il puisse paroître avec avantage à la Cour ou au Sénat de son propre pays, c'est ce que je ne me promettrai jamais de cette éducation à la mode.

Sérieusement, Mylord, le MONDE est un grand mot; l'étude qu'on en fait a l'air de quelque chose de plausible & d'imposant: mais ceux qui savent ce



qu'est le monde, penseront qu'il est mieux qu'un jeune homme commence par ce qui est son premier & son dernier intérêt ; & si avec le tems il vient à comprendre, & encore plus à estimer, comme ils le méritent, les caracteres de grandeur & de bonté des hommes de son pays, le nom injurieux que l'on donne à celui qui y a été élevé, ne l'empêchera pas de recueillir le meilleur fruit qu'une connoissance du monde, bien entendue puisse fournir.

Car, Mylord, je ne dois pas vous taire, dans une circonstance aussi favorable que celle-ci, une étrange imagination de ma part.

L'affaire de connoître le monde au sujet de laquelle des esprits foibles & visionnaires font tant de bruit, & dont on les entend parler sans cesse dans toutes les compagnies avec tant de suffisance, & à l'égard de l'éducation, le pas le plus important de tous. On a écrit des volumes pour nous enseigner comment nous pouvons mieux devenir Savants, Orateurs, Courtisans ; que

fais-je : cependant je ne me rappelle pas d'avoir vu une seule feuille , composée par quelqu'un de capable , qui nous instruisse de la vraie maniere de parvenir à ce grand secret.

Ce n'est pas une matiere que l'on puisse entamer , quand j'aurois la vanité de m'en croire capable , dans une conversation accidentelle , comme celle-ci. Mais je ne crains pas d'avancer que quiconque veut faire arriver un jeune homme à une connoissance saine & utile du monde , doit choisir pour l'y conduire une méthode très-différente de celle que l'on a prise jusqu'ici.

Un jeune homme doit connoître le monde : c'est pourquoi , dit-on , il faut l'y introduire tout de suite , afin qu'il puisse acquérir cette connoissance , que sa propre expérience & non celle d'un autre doit lui enseigner.

Je ne crains pas de dire tout le contraire : c'est pourquoi tenez-le éloigné de ce monde , le plus long-tems que vous pourrez ; & lorsque vous le lui confierez , que l'ami ou le Gouverneur

le plus capable lui prête tout ce qu'il a d'expérience, pour le conduire par degré, avec précaution & imperceptiblement, aux habitudes qu'il y doit contracter.

Vous demandez la raison de cette conduite mystérieuse ; il me semble cependant qu'elle se présente d'elle-même. C'est communément de seize à vingt & un ans que l'on cesse, ou que l'on diminue beaucoup les soins d'une éducation ordinaire ; c'est-à-dire, dans l'âge de la vie qui demande toute l'attention des plus vigilants & toute l'adresse des plus sages Gouverneurs. Les passions commencent à se faire sentir, la curiosité éveille, & l'esprit jeune est prêt à prendre son pli des séductions de la mode & de l'exemple qui en impose.

Et ce n'est pas là le pire. Une éducation, qui en mérite le nom, a inculqué les maximes d'honneur & de probité, a inspiré les plus nobles sentimens des devoirs que prescrit la morale, a imprimé une vénération pour toutes les

vertus, & une horreur égale pour tous les vices de de l'humanité.

Plein de ces idées sublimes que ses Parents, les Gouverneurs, ses Livres & même son propre cœur encore ingénu, lui a rendu familières; le tems fatal est venu où notre jeune homme, si bien instruit, va faire à présent son entrée dans le monde. Mais quel monde, juste Ciel! Ce n'est pas celui que la lecture lui a fait connoître, ou qu'il s'est imaginé; mais un monde nouveau, étrange, & qui est tout le contraire de ses premières notions & de son attente.

Il paroît sur cette scène avec crainte, & la contemple avec étonnement. Il voit le vice hardi, heureux & triomphant; la vertu timide, malheureuse & dégradée. Il joint la première foule qui se présente à lui; un grand éclat de rire l'étonne, & il entend tourner en ridicule l'industrie, l'honnêteté, la générosité, ou quelques autres de ces qualités dont jusques-là il a fait si grand cas.

Il quitte cette foule bruyante avec dédain, & il est bien aise de s'unir à une

compagnie de personnes mieux mises, mieux élevées, & qui à tous égards ont plus de quoi l'attirer. Sa simplicité fait qu'il est pendant quelque tems la dupe de cette société qui lui en impose : mais leurs saillies d'esprit, leurs satyres amères, leur raillerie indécente, quoique polie, sur-tout ce qu'il a été accoutumé de regarder comme sacré, lui montre à la fin qu'en changeant de compagnie il n'en a pas trouvé une meilleure.

Cette découverte le conduit à une autre. Il écoute la vie de ces personnes bien élevées, & il trouve leurs mœurs parfaitement d'accord avec leur conversation, décentes à la vérité à l'extérieur, mais en effet dégradées par toute sorte de passions, perdues dans le luxe & la mollesse, dans un jeu ruineux, dans de criminelles intrigues, ou pour le moins dans des amusements inutiles.

LORD SHAFTESBURY.

Cette peinture, ce me semble, est un peu forte. D'ailleurs, voulant faire  
connoître

connoître le monde à votre jeune homme , vous pouviez sûrement lui trouver une meilleure compagnie que ce tas d'effrontés , ou cette troupe de gens corrompus.

M. L O C K E.

Je prends le monde , comme je le dois , tel que nous le rencontrons le plus communément ; & vous m'avouerez que pour le sujet , la peinture est assez modeste.

Mais je ne suivrai pas plus loin les progrès de notre jeune aventurier dans le monde. Je reviens à vous demander à présent quel effet vous croyez que doivent avoir naturellement sur lui des scènes si étranges & si inattendues ? Certainement un de ces deux-ci. Ou que le mépris de la vertu , qu'il remarque par-tout , diminuera par degré le respect qu'elle lui inspiroit , & à la fin effacera les sages impressions de son éducation ; ou , si la force de l'exemple ne peut les détruire dans son esprit jeune & ingénu , qu'il aura pour le genre

I

humain des sentimens d'indignation ; qui le conduiront au moins à une triste & chagrine mélancolie , & peut-être du doute à une prophane impiété.

J'ai rarement connu un jeune homme d'esprit élevé de cette manière , qui ait échappé à l'un de ces deux malheurs.

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Pourquoi donc lui donner ces hautes idées de l'humanité , dont le monde doit bientôt le défabuser aux dépens de son innocence ou de son bon naturel ?

M. L O C K E .

Cette question seroit assez convenable pour la plupart des hommes. Mais vous savez très bien que dans cette discipline des mœurs , comme dans toute autre , on doit imprimer à de jeunes esprits des idées d'excellence , & leur proposer pour objets d'imitation les modèles les plus estimés ; sur ce principe certain , que quiconque veut être passablement accompli dans quelque art , & beaucoup plus encore dans cet art

suprême de la vie , doit prendre sa vi-  
sée haute , & aspirer à la perfection ab-  
solue. Vous savez qu'on enseigne à un  
Peintre ou Sculpteur , de l'espece la  
plus commune , à travailler d'après une  
Vierge de Raphaël , ou une Vénus de  
Médicis ; cependant il n'est pas proba-  
ble que parmi ceux de son état il ren-  
contre des gens capables de faire de pa-  
reils chefs-d'œuvres.

L O R D S H A P T E S B U R Y .

L'observation est sûrement juste ; &  
j'ai voulu seulement dire qu'on devroit  
arrêter & moderer à propos ces gran-  
des & belles idées , avant notre entrée  
dans le monde , que l'on prévoit devoir  
y répondre si peu.

M. L O C K E .

Et quel est le tems que vous destinez  
pour cette opération délicate ?

Est - ce avant que le jeune homme  
commence ses voyages ? Mais dans votre  
système il les commence de si bonne  
heure , que les principes dont vous vou-



driez réprimer les excès, n'auroient pas encore eu leur plein effet, & que la vertu foible & mal assurée succomberoit sous l'expérience.

Sera-ce donc quand ses voyages seront déjà commencés? Le sage Gouverneur auquel vous avez recours dans toutes les occasions embarrassantes, doit-il se charger de la solution de cette difficulté? Hélas! à présent il est trop tard; vous avez introduit le jeune homme sur la scène: il veut voir & juger par lui-même. Le torrent l'emporte: l'impression du moment est trop forte pour être balancée par les foibles exhortations d'un Gouverneur, dont le pupile est bientôt dégouté.

Voyez donc si le moyen le plus sûr de le garantir de ces inconvénients, n'est pas de le tenir encore éloigné du monde; & lorsque vous voulez lui en donner quelque connoissance, de le faire à propos, par degrés & avec circonspection: de lever le voile de dessus quelques parties, & de le laisser encore sur d'autres: de peindre ce qu'il ne voit

pas, & de lui faire imaginer au-delà de ce qu'on lui peint : de l'introduire au commencement dans la meilleure compagnie, & de le préparer à toute l'indulgence dont celle-là même a encore besoin. De conserver dans son cœur l'amour de l'excellence, d'y entretenir avec soin les sentimens généreux dont il a été si bien imbu, & qu'il goûte si parfaitement ; cependant de tempérer, si vous pouvez, son zèle avec candeur, de lui insinuer les avantages d'une vertu telle que la sienne, formée de si bonne heure & si heureusement cultivée, & de plier son esprit, qui y répugne, à quelque disposition de pitié envers les ignorants & les vicieux : de lui découvrir par degré la condition réelle de ce monde qu'il fréquente, cependant de manière à lui représenter en même tems le malheur inévitable de s'y conformer : à la fin de tout, de lui montrer quelques exemples de ce vice, qu'il doit apprendre à souffrir dans les autres, quoi qu'il le déteste lui-même ; d'observer avec soin l'effet que ces exemples

font sur lui ; & selon que vous trouvez ses dispositions inclinées , de fortifier son horreur pour le vice , ou d'exciter sa compassion pour les vicieux. En un mot ( car je n'entreprends pas ici de diriger un Gouverneur , mais de suggérer , en termes très généraux , mes idées sur ses devoirs ) d'instruire les esprits de la jeunesse par degré , & avec une intelligence qui puisse les préparer à voir le monde sans étonnement & à y vivre sans danger.

Voilà cet important chapitre qu'aucun instituteur de jeunesse , comme j'ai osé l'avancer , n'a encore composé , ou dont on ne trouve pas un mot dans un *Traité d'éducation* ; vous apprendrez , par ce court sommaire de ce qu'il contient , quelles sont mes idées sur la manière dont on devrait employer ces années précieuses que l'on perd communément à voyager dans les pays étrangers.

Sérieusement , Mylord , il y a une méprise fatale à ce sujet. On parle de la connoissance du monde , comme d'une

science que l'on peut acquérir en tout tems , & que , vu son importance , on ne peut acquérir trop tôt. On oublie qu'une préparation longue & assidue est nécessaire , avant qu'on soit propre à entreprendre cette tâche , & que ceux qui sont les derniers à partir , arriveront certainement le plus en sûreté & le plus tôt à la fin de leur voyage.

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Mais où travaillera-t-on à ces préparatifs si nécessaires ? dans quel sanctuaire privilégié tiendra-t-on notre jeune homme éloigné de la vue & de la contagion de ce monde pervers , en le formant cependant par degré à l'usage & à la pratique qu'il lui importe d'en acquérir ?

M. L O C K E .

Que demandez - vous là. Où ? dans son Collège , dans la maison de son pere , ou dans celle d'un ami , par-tout en un mot , plutôt que dans un pays étranger , où n'étant retenu par aucune contrainte salutaire , l'esprit jeune est abandonné

en proie à toutes sortes de mauvaises impressions.

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Et n'y a-t-il pas des inconvénients de l'autre côté, qu'un parent prudent peut prévoir & doit prévenir ?

M. L O C K E.

Je vous entends. Je fais que faute de meilleurs arguments pour autoriser cette éducation étrangère, de foibles ou d'indignes parents font toujours prêts à recourir à ceux-ci.

Ils nous disent, spécialement s'ils ont un rang & de la naissance, que leurs enfants n'ont déjà que trop souffert dans nos écoles publiques & vulgaires, qu'avec beaucoup de mauvaises habitudes, ils ont contracté plusieurs amitiés basses & honteuses, qu'il faut rompre absolument ; que ces indignes camarades d'école les suivent aux Universités, & font, sinon le poison, au moins l'embarras & le deshonneur de leur vie fu-

ture ; qu'une absence de quelques années , hors de leur pays , met fin à ces liaisons précipitées & mal assorties , & les laisse à leur retour en pleine liberté d'en contracter d'autres plus convenables à leur naissance & à leur qualité , & qui soient plus utiles à leurs vues de fortune & de réputation dans le monde ; qu'à la vérité ils pourroient retirer le jeune homme , immédiatement de son école , dans leur propre maison ; mais qu'ils sont forcés à passer beaucoup de leur tems dans la Capitale , dont la licence est telle , qu'aucun soin de leur part , ni de celle du meilleur Gouverneur ne peut les en garantir ; que ses anciennes connoissances le poursuivroient jusques-là ; qu'il seroit sans cesse environné de jeunes gens de son âge & de son rang , & que sous mille prétextes de politesse & d'amusement , ils l'entraîneroient dans toutes les folies , & peut-être les vices de cette grande Ville ; qu'après tout , le seul asyle dans la jeunesse est le pays étranger , d'où à la fin il peut revenir dans un âge plus mûr ,

& avec un meilleur jugement pour prendre un état dans le monde.

A ce discours populaire ( que je crois que vous avez eu en vue, mais sur lequel vous n'avez pas voulu appuyer directement ), c'est assez de répondre qu'une partie de ces inconvénients, dont je viens de faire l'énumération, sont imaginés à plaisir, & le reste exagéré; que l'autorité d'un pere, s'il mérite ce nom, concurremment avec quelques amis honnêtes & un Gouverneur ordinaire, les préviendra ou du moins les palliera tous; & que pour mettre les choses au pis, son fils sera exposé par tout ailleurs à des inconvénients encore plus grands. Mais en vérité je ne puis comprendre, si l'on récuse les Colléges, & s'il s'agit de voir le monde comme on a coutume de dire, pourquoi l'on ne trouveroit pas *Londres* aussi propre à cet effet qu'aucune autre grande Ville de l'*Europe*. Je crois qu'il contient aussi bonne compagnie qu'aucune autre, & je doute qu'il y ait plus de licence qu'ailleurs; ou, si cela est, il y a trois fortes

de frein pour la réprimer, que le jeune homme ne trouveroit pas hors de son pays, je veux dire l'autorité des parents, le gouvernement domestique, & le soin de sa réputation sous l'œil & l'inspection de ses amis.

De sorte qu'à tous égards, soit, suivant votre système, d'entamer directement la grande étude du monde; soit, suivant le mien, de faire uniquement des préparatifs dans cette vue, notre jeune homme ne peut rien faire de mieux à cet âge, que de rester dans son pays, où nous le laisserons avec votre permission, du moins jusqu'à ce que nous ayons examiné la force de votre dernier argument en faveur des voyages dans les pays étrangers. Vous le tirez „ des „ grands avantages que l'on suppose „ résulter de l'étude & de la culture de „ ce qu'on appelle les BEAUX ARTS; „ enfin de l'importance & du mérite „ éclatant que donne le caractère de „ *Virtuose*.

Le goût que vous avez pour les choses de ce genre est si public, & la con-



noissance que vous avez de leur valeur si parfaite, qu'on peut vous excuser de vous être étendu si particulièrement sur ce Chapitre; mais quant à moi, qui suis d'une espece plus commune, & d'une disposition plus froide, elles me paroissent, je veux bien ne pas dire frivoles, mais de très peu d'importance, lorsqu'on les compare à ces autres qualités qui sont des objets plus propres & plus immédiats de toute éducation.

Je crois que je vous révolterois, Mylord, si je vous en disois librement mon avis, & même quand je ne ferois qu'insinuer que selon moi ces études, dans une grande jeunesse, & proposées comme objets d'une application sérieuse, ont le but le plus pernicieux, attendu qu'elles énervent les forces de l'esprit, & qu'elles inspirent je ne fais quoi d'une vanité fotte & superflue.

Pour rendre ces études utiles à un certain point, ou même les empêcher de faire du mal, il vaudroit sûrement mieux les différer à un âge plus mûr, lorsque le jugement formé les prendra

naturellement pour ce quelles font , & pour rien de plus que des amusements élégants & honnêtes.

Je pourrois ajouter qu'une préparation antérieure de raison & de bon sens, est requise pour exceller dans cette espece de goût, comme dans tous les autres ; car, j'en conviens avec votre Poëte favori, de toute étude polie, de toutes les productions même de l'imagination,

*Sapere est, & principium & fons.*

On pourroit faire ces objections, & de plus fortes encore contre ce que la prévention vous a fait avancer en faveur des Beaux-Arts. Mais je veux bien les abandonner, d'autant plus qu'elles auroient mauvaise grace de la part d'un homme, qui est forcé d'avouer qu'il n'a aucune espece de discernement pour tout ce qui en dépend, & qui par conséquent ne doit pas présumer d'entrer en lice avec un Maître en ces genres d'élégance, aussi consommé que vous l'êtes.

## L O R D S H A F T E S B U R Y.

C'est ainsi qu'avec un compliment poli vous vous débarrassez du plus spécieux, pour le moins, de tous ces arguments qui sont allegués en faveur de l'éducation, que des voyages entrepris de bonne heure peuvent donner. Car qu'il soit vrai ou non, que les autres perfections peuvent s'acquérir aussi-bien dans notre pays, il n'y a pas à douter qu'on ne peut étudier les Arts libéraux que chez l'étranger. Et quant à leur utilité & aux agréments qu'ils donnent à notre jeune Noblesse. . . .

## M. L O C K E.

Je fais, Mylord, que vous pouvez dire beaucoup plus de choses & de plus belles encore, sans vous attendre que je dispute sérieusement avec vous à cette occasion.

Si ma mémoire ne me trahit pas, je viens de parcourir les différents chefs de votre défense, & je crois en avoir dit assez sur chaque, pour montrer que

les voyages , de quelque côté qu'on les considère , ne sont pas la méthode la plus convenable pour l'éducation d'un jeune Gentilhomme.

Les avantages que vous vous proposez par là , ou sont en eux-mêmes assez peu estimables , du moins d'un prix beaucoup inférieur à ceux que vous êtes obligé d'y sacrifier , ou , lorsque leur importance est réelle & reconnue , on peut se les procurer par quelque autre moyen & dans tout autre saison.

Car , après tout ce que j'ai dit , vous ne devez pas conclure que je sois entièrement opposé aux voyages dans les pays étrangers. Je suis aussi persuadé qu'aucun autre homme , de leur utilité , lorsqu'ils sont entrepris à propos & par des personnes en état d'en profiter. Je pense à la vérité que c'est paresse , & quelque chose encore de plus blamable , pour un jeune homme , de perdre ses premières années , les plus précieuses de toutes , à courir l'Europe , cependant je fais que les observations d'un homme capable qui l'auroit bien vue , pour-

roient tourner à l'avantage de la sagesse & de la vertu.

Mais alors, Mylord, j'envisage cette capacité tout autrement que le vulgaire. Je demande d'abord dans celui qui veut voyager assez de mérite & de considération pour être reçu dans les plus grandes compagnies, ainsi que dans les plus sages. Il doit avoir l'esprit subtil & pénétrant pour pouvoir observer les hommes & les choses : il faut que par de bonnes études & beaucoup de lecture ses connoissances soient étendues, & que toutes ses facultés soient parvenues à leur vrai point. Avec ces qualités, si un homme de rang & de fortune peut trouver du loisir pour employer quelques années parmi les Nations voisines, je conviens aisément que son voyage peut tourner à son propre avantage & à celui de son pays.

C'est ainsi qu'il peut être vrai, comme vous le dites, que les préjugés de notre Isle se perdroient, & qu'on pourroit nous apporter beaucoup de la politesse & de l'urbanité de nos voisins.

L O R D

LORD SHAFTESBURY.

Je vous remercie de cette condescendance. Quoique je ne sois pas encore bien convaincu des inconvéniens que vous trouvez aux voyages faits dans la jeunesse, je suis très-aïse que vous n'interdisiez pas la chose elle-même. Plusieurs personnes sages parmi nous ont été de cet avis. Mais vous êtes plus raisonnable; & cette extravagance, en effet, n'étoit pas à craindre de l'excellence de votre jugement, & de la connoissance supérieure que vous avez de la nature humaine.

M. L O C K E.

Je suis si flatté de l'opinion obligeante que vous avez de moi, que je serois fâché d'en perdre la moindre partie. Cependant je prévois facilement, que ce que je vais ajouter doit à cet égard m'exposer à quelque risque.

Cette estime que vous témoignez pour *une connoissance supérieure de la nature humaine*, m'enhardit à vous dire

K

qu'une pareille connoissance ( à laquelle j'ai peu de droit de prétendre moi-même ) ne se peut acquérir que par l'observation la plus grande & la plus étendue de l'espece humaine : de sorte que je puis paroître à la fin un Avocat plus chaud que vous-même pour ce qui regarde l'utilité des voyages.

Je soutiens donc que la connoissance de la nature humaine, est, dans le sens le plus étendu de l'expression, la seule connoissance qui mérite l'attention d'un homme sage, mais qu'on n'y peut arriver qu'en l'examinant dans toutes ses variétés ; je veux dire non-seulement ou principalement dans cette belle & agréable forme qu'elle offre au milieu des Arts & des embellissements de notre monde occidental, mais dans sa simplicité nue, & même dans ses difformités ; enfin sous tous les déguisements & toutes les contorsions qui viennent de gouvernements absurdes & de monstrueuses Religions, dans chaque région éloignée du globe.

Le sujet me paroît d'une telle impor-

tance, que tout vieux Philosophe que je suis, il m'échauffe presque, & qu'à votre exemple je me laisserois aller à une sorte d'enthousiasme.

Je vous dirai donc : „ Que pour étudier utilement la NATURE HUMAINE, „ un voyageur doit étendre son circuit „ au - delà des limites de l'Europe, il „ doit aller & la surprendre simple & „ toute nue au Nord de l'Amérique, „ & au Cap de Bonne-Espérance. Il „ peut alors examiner combien elle paroît gênée, referrée & boutonnée de „ près dans l'étroite tunique des loix „ & de la coutume, comme à la Chine „ & au Japon : ou déployée & élevée „ au-dessus de sa taille commune, dans „ la robe ouverte & aisée de l'enthousiasme, parmi les Arabes & les Sarrazins ; ou comme enfin elle se tourmente dans les vieux haillons d'un „ Gouvernement usé, toute prête à retourner nue aux Côtes de l'Afrique „ sur la Méditerranée.

Voilà, Mylord, des scènes propres à exercer l'esprit d'un Philosophe, d'un



Citoyen du monde. Le tour de l'Europe est un objet qui fait pitié : c'est un aspect commun , uniforme & sans variété , qui n'offre rien que les mêmes mœurs polies & des Gouvernements artificiels , rarement assez diversifiés pour attirer ou mériter notre attention.

C'est d'une vue plus générale & plus étendue des Nations , qu'on peut faire une juste estimation de ce que peut la nature humaine. De là nous pouvons recueillir quelles sont ses facultés naturelles ; quels principes sont essentiels , quelles idées , s'il en est de telles , sont vraiment innées ; quels changements enfin , & quelles modifications elle est capable de recevoir de la loi & de la coutume.

Si vous croyez que j'impose une trop grande tâche à votre voyageur curieux , ma réponse est qu'il n'a qu'à se tenir chez lui. Il verra l'Europe dans le miroir de son propre pays , qui ne réfléchira que trop vivement chaque état qu'il fera passer en revue : pour le reste , il prendra les meilleures informations

qu'il pourra des livres & des narrations  
des meilleurs voyageurs.

L O R D S H A F T E S B U R Y .

C'est-à-dire que vous le découragez  
de chercher hors de son pays un monde  
qui connoît la raison & la politesse ,  
l'état le plus naturel du genre humain ;  
& que vous exigez de lui de perdre son  
tems à observer des esclaves, des fous  
ou des sauvages : états dans lesquels la  
raison & la politesse n'ont pas lieu, &  
où l'humanité elle-même disparoît pres-  
que.

Avis admirable de la part d'un Phi-  
losophe ! Ce que je trouve de meilleur,  
c'est que vous envoyez votre disciple  
prendre ses informations de tous ces  
désordres : où ? dans les récits menteurs  
de conteurs aussi ennuyeux que mal inf-  
truits.

M. L O C K E .

J'avois bien prévu que j'allois vous  
faire perdre la bonne opinion que vous  
aviez de mes connoissances. Cette ex-

périence mortifiante m'empêche de m'avanturer davantage , & me force à rentrer dans le sentier plus étroit que vous paroissez vouloir me prescrire.

Je consens donc , puisque vous le voulez , qu'un Gentilhomme Anglois mette tous ses soins à se perfectionner lui-même à l'école de la raison & de la politesse , pour atteindre en peu de tems à cet état , qu'il vous plaît d'honorer du nom de naturel. En ce cas , je me déclare encore contre ses voyages en Europe.

Chaque état a ses mœurs particulières , & qui y sont les mieux adaptées. La politesse , qui prévaut dans quelques endroits du Continent , peut être plus recherchée & plus parfaite que la nôtre , sans devoir pour cela lui être préférée. Ces raffinements tirent leur origine des sortes de gouvernements auxquels ils conviennent , & dont ils reçoivent tout leur prix. Dans les Monarchies absolues de l'Europe , tous les hommes sont courtisans. Dans notre Monarchie , plus libre , tous devroient être Citoyens.

Laiſſons donc les Arts d'adreſſe & d'inſinuation , fleurir en France. Sans les employer , quel mérite peut eſpérer de réuſſir , quels talents s'ouvriront le chemin à la faveur & à la diſtinction ? Mais un caractère plus mâle doit prévaloir ici. Nous avons un Prince à ſervir , non à flatter : nous avons une Patrie que nous devons aimer , & non une Cour que nous ſoyons tenus d'adorer ; nous avons en un mot des objets à ſuivre , & des intérêts à ſoutenir , & ce ſont des ſoins dont nos voiſins plus polis ſont heureuſement déchargés.

Paſſons donc à nos Compatriotes la ſimplicité , & même la groſſiereté de leurs mœurs : mais qu'ils ſe faſſent pardonner ce défaut par leur grand ſens , leurs connoiſſances ſupérieures , leur eſprit public , & ſur-tout par leur intégrité , où la politeſſe n'a aucune part.

Athènes , votre Ville favorite , Mylord , auroit-elle fait ſagement de changer la ſimplicité & la liberté mâle de ſon ancien caractère , pour les ridicules & les baſſeſſes des Cours Aſiatiques ? Les

qualités même plus douces & plus brillantes, si estimées à Athènes dans son meilleur tems, auroient elles convenu à un Citoyen de Sparte ?

Vous voyez les conséquences qu'on doit tirer de ces exemples. Pour moi, Mylord, j'estime la politesse, dans le sens raisonnable du mot, comme l'ornement, je dis plus, comme le devoir de l'humanité. Mais sous prétexte de faire cette louable acquisition, gardons-nous bien de négliger la culture de l'esprit humain, l'instruction dans les Lettres & dans les affaires, la discipline des passions, en un mot aucune des qualités nécessaires pour former le cœur & perfectionner la raison. La fondation de ces vertus essentielles doit être établie solidement dans les formes ordinaires de notre éducation publique, si vous voulez ; car j'aimerois mieux, comme vous savez, que ce fût par le moyen d'une éducation particulière, qui est toujours plus attentive & plus morale. Que le commerce du monde, quand il en fera tems, & avec les précautions néces-

fares , succéde à ces soins , & vous trouverez votre jeune Gentilhomme aussi accompli à tous égards , que raisonnablement vous pourriez souhaiter de le voir. Et pour prouver ce que j'avance , si une délicatesse , peut-être fausse mais commune , ne m'empêchoit pas d'apporter en exemples les noms de nos amis & de nos connoissances , combien ne trouverois-je pas de preuves de cette sorte , soit dans des hommes que vous avez connus dans votre propre pays , & que surement vous respectez , soit même dans quelques-uns de votre propre famille.

## LORD SHAFTESBURY.

Dites-moi plutôt comment nous pouvons raisonnablement espérer que notre éducation vulgaire produise de semblables modeles : qu'après une exacte recherche on en puisse trouver un ou deux , c'est ce que je ne prétens pas vous disputer.

M. L O C K E.

Cette recherche ne me donneroit pas beaucoup de peine : mais je n'insisterai pas davantage sur ce sujet. Il me suffit que vous soyez forcé d'avouer que quelques personnes, dont le caractère est le plus estimable & le plus accompli, ont été élevées en ce pays-ci, & que sans sortir de notre Isle on peut parvenir même à cette grande politesse dont vous faites tant de cas. Mais la rareté des exemples, direz-vous, fait contre moi, & montre qu'on ne peut pas se fier au sol revêché & au climat disgracié de notre pays. Ainsi vous concluez pour la nécessité des voyages, attendu les défauts reconnus de nos établissemens d'instruction publique, qui, suivant l'idée que vous en donnez sont dégénérés & dépravés à tel point, qu'on ne peut raisonnablement s'attendre à en voir rien sortir qui ait quelque mérite.

Après tout voilà votre principale raison pour conseiller une éducation étrangère. Vous en voulez à nos Universi-

tés ; & pour me faire épouser votre querelle, vous n'avez pas oublié de me rappeler le peu d'obligation que je leur ai eue moi-même, qui ai été élevé selon leur discipline.

Je pourrois convenir peut-être d'une partie de cette accusation. Il est certain du moins que les préjugés, la superstition, le savoir pédantesque, & les faux principes qui n'ont que trop prévalu, & qui prévalent encore dans ces écoles célèbres, n'en peuvent donner qu'une idée défavantageuse aux personnes qui ont de l'honnêteté & du discernement. Je conviens même que j'ai été quelquefois tenté d'en témoigner mon ressentiment. Mais nous sommes toujours des juges severes & souvent injustes dans notre propre cause. Et pour dire la vérité, si nous voulons considérer les choses froidement & sans partialité, nous trouverons que les défauts qu'on leur reproche, de quelque espece que ce soit, sont susceptibles de beaucoup d'adoucissements.

Vous savez que les UNIVERSITE'S



D'ANGLETERRE ont pris naissance dans des siècles barbares. Les vues de leurs Instituteurs ont été conséquemment telles qu'on pouvoit les attendre, dans ces circonstances, des hommes de leur trempe.

Ces Séminaires furent plus immédiatement consacrés au service de l'Eglise, ce dont on doit s'étonner d'autant moins, que nos Politiques, comme vous savez, étoient alors des Ecclésiastiques. De là le plan des études prescrites à la jeunesse, devoit être tel qu'il convient le mieux à cette classe d'hommes, à l'instruction desquels le public étoit le plus directement intéressé.

D'ailleurs le savoir de ce tems-là étoit grossier & barbare, & quand leurs vues eussent été plus raisonnables & plus étendues, les Fondateurs de nos Colleges n'auroient pas été les maîtres de pourvoir à des établissemens plus utiles. La grande perfection, même de ceux qui étoient versés dans les affaires, n'étoit guere autre chose qu'une habitude aux formes & une dextérité dans les finesses

du Droit Canon : la gloire des Savants les plus profonds , consistoit à appliquer les subtilités de la Philosophie d'Aristote aux questions Théologiques & Métaphysiques : d'où il est évident qu'on faisoit trop de fonds sur les exercices des Cloîtres & les disputes Scholastiques.

Il est vrai que quelques-uns de nos Colleges ont été érigés dans un tems où la lumiere & les connoissances s'étoient un peu plus répandues parmi nous. Je veux dire durant le progrès de la *Réformation* ; mais le grand objet , qui occupoit tous les esprits , étant la dispute avec le Siege de *Rome* , la circonstance principale , qui distingue ces fondations des autres , est que leurs statuts pouvoient plus spécialement à former les étudiants à cette controverse : de sorte que même dans ces sociétés le génie des disputes Scholastiques a encore prévalu , à l'exclusion de ce plan d'études plus raisonnable , qui est propre pour tous les tems , & qui auroit mieux convenu à l'objet général de ces établissemens d'éducation publique.

LORD SHAFTESBURY.

Ce que vous dites de l'origine & du génie de nos Universités Angloises , peut se croire aisément , même par ce que nous en voyons encore. Mais quoique l'on puisse assigner quelques - unes des causes qui y ont introduit ces plans barbares d'éducation , quelle raison peut-on donner pour qu'on les conserve encore de nos jours , ou pour que des hommes sensés s'y soumettent ?

M. LOCKE.

Il ne faut pas la chercher loin cette raison. Ces plans barbares d'éducation , ont eu dans les premiers tems , comme nous l'avons vu , leur raison & leur utilité. Les corps retiennent très long-tems le caractère de leur première institution , & tout bien considéré , je suis porté à croire qu'il n'est pas mal que cela arrive ainsi. Les Universités en particulier , & les autres Colléges ne devoient pas se presser de changer les principes & les usages établis par les hommes les plus judicieux des premiers âges. La raison en

est simple. Leurs instructions auroient peu de poids, & leur discipline n'auroit aucune stabilité parmi de pareils changements perpétuels. Ces corps sont à la vérité, les dépositaires de la sagesse & de la vertu publiques. Leur devoir est d'inculquer l'une & l'autre à la génération qui s'éleve, sur le même pié qu'elles sont reçues & entendues dans les différents Pays où ils sont établis. Si même les statuts particuliers d'un lieu ne leur imposent aucune contrainte, une facilité à se départir des regles établies seroit une légèreté qui ne seroit pas fort louable, & qui pourroit nuire enfin à la vérité elle-même, en quelque tems qu'à son tour il lui arrivât d'être reçue parmi eux.

Il est vrai, Mylord, que nous regardons communément ces Colléges comme des écoles de Philosophie, dans le sens précis du mot, au lieu que leur propre caractere est celui d'école de science & d'éducation. C'est sous cette dernière idée qu'il faut considérer & excuser cette superstition & ces préjugés, qu'on seroit en droit de leur reprocher sous l'autre dénomination.

Delà donc je conçois qu'on peut faire une juste apologie de l'état présent de nos Universités. Si elles n'ont pas à tous égards corrigé les vices de leur première institution, l'influence & l'autorité de cette institution même peuvent leur servir d'excuse. Si certaines erreurs invétérées dans la spéculation ( car je fais que c'est là le principal objet de vos reproches ), qui ne sont pas immédiatement liées avec leur institution, conservent encore leur crédit parmi les Docteurs de nos écoles ; il faut considérer que le sentiment général du public doit aujourd'hui précéder, avant qu'ils professent & cherchent à répandre même les vrais principes. Croyez-moi, Mylord, à mesure que la raison & la vraie Philosophie feront des progrès parmi nous, ces corps par degré, quoique peut-être avec répugnance, se reformeront eux-mêmes, & le service qu'ils rendront alors à la vérité, fera plus grand par l'opposition qu'ils y font à présent.

J'ai hasardé de dire que cette réforme se fera d'elle-même avec le tems : je

le crois réellement , & je pense qu'elle se fera aussi-bien en ce qui regarde le plan général des études , qu'en ce qui concerne les principes & les opinions particulières. Cependant à l'égard du premier objet , on pourroit peut-être l'avancer par des moyens extérieurs. L'entreprise est délicate & difficile , je le fais ; mais elle pourroit réussir , si elle étoit conduite sous le prétexte de quelque réforme encore plus grande ; qui saisit l'esprit avec beaucoup de force , lui donne un nouveau biais , & le fait pencher aisément vers tout ce qui conduit au principal but qu'on lui propose.

De semblables occasions ne se présentent pas d'elles-mêmes tous les jours : il s'en est trouvé une , mais nous avons manqué le moment. Tout ce qui péchoit essentiellement dans la constitution des Universités pouvoit être redressé à la grande époque de la *Réformation*. L'occasion étoit favorable & l'entreprise naturelle , après tous les changements qu'on avoit osé faire dans l'Eglise. Mais de savoir si les esprits étoient alors assez

L

mûrs pour cette autre réforme, ou s'il y avoit alors assez de lumiere dans la Nation pour l'effectuer pleinement & convenablement, c'est une question que je crois qu'on peut très-bien vous proposer.

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Ce n'est point du tout une question pour moi; & je vous avoue franchement qu'on ne pouvoit attendre aucun service de cette espece de la part de ces grands Réformateurs de notre Eglise. Je pourrois peut-être vous indiquer, depuis, une autre époque, où la même entreprise pouvoit & devoit être tentée par les habiles politiques de ce tems-là.

M. L O C K E.

Vous voulez parler de la *révolution*. Et comme les principes généreux de liberté, sur lesquels elle est fondée, furent très mal secondés par certaines doctrines qui avoient été trop inculquées dans les Universités, votre avis est que cette considération fournissoit le meil-

leur prétexte pour entreprendre de les réformer. Mais ces hommes sages voyoient que ces compagnies savantes, nonobstant leurs systêmes & leurs dogmes spéculatifs, s'étoient par leur dernière conduite attiré l'estime publique, & qu'à ce tems elle étoit trop grande pour permettre un examen rigoureux de leurs statuts & de leur constitution. Dans cette convulsion de l'Etat, ils virent qu'il seroit impossible d'exécuter un dessein de cette nature, sans mettre en danger le nouvel établissement, ou du moins l'exposer à d'odieuses & de fâcheuses imputations. Ils virent d'ailleurs que l'esprit de liberté, qui avoit prévalu au point de réformer l'Etat même, étendroit insensiblement son influence sur toutes les sociétés subordonnées.

En un mot par la liaison étroite & immédiate que les Universités ont avec l'Eglise, elles devoient naturellement partager le même sort à la *Réformation*. Mais la nécessité n'étoit pas si urgente, ou du moins si visible pour donner à la *révolution*, une forme nouvelle aux Universités.



Cependant, Mylord, ce que la sagesse de ces siècles différents a omis, ou n'a pas été en état de faire, le tems & de nouvelles habitudes l'ameneront insensiblement, pour ne pas dire que c'est une affaire déjà fort avancée. A prendre donc les choses comme elles sont à présent, les études & la discipline des Universités ne sont pas sans leur utilité; on ne doit point les dégrader, ni déclamer contre avec trop de violence.

On y enseigne passablement bien les éléments de littérature. Du moins c'est en grande partie aux leçons & à l'institution de nos Colleges, que quelques personnes doivent un usage familier des langues savantes, que vous soutenez vous-même être l'unique fondement de tout savoir réel & de toute politesse; & quoique je connoisse les exceptions qu'il faut faire à d'autres égards, cependant en général la régularité de leur discipline est avantageuse à la Religion aussi-bien qu'à la morale.

## LORD SHAFTESBURY.

Que dites-vous là ? Leur Religion est l'intolérance, & leur morale l'esclavage. Car quant à la liberté de penser, ou à la dignité de la vertu.....

M. LOCKE.

Je le vois, vous les trouverez partout ailleurs que dans nos Universités.

Ayez donc la bonté, Mylord, de m'indiquer ces écoles si préférables, & où l'on s'occupe avec plus de succès à répandre ces vertus & toutes celles qui doivent les accompagner.

Mais où nous conduirez-vous pour faire cet examen ? Irons-nous au Nord de ce pays, pour chercher ces avantages que nous déléspérons de trouver au Midi ? Ou si l'air épais de notre Isle infecte également toutes les parties, dirigerons-nous tout de suite notre course vers le continent ? Vous engagez-vous à nous faire rencontrer une nouvelle Athènes parmi les Etats Protestants d'Allemagne, dans les Pays Bas ou les Cantons Suisses ?

L 3

Ces endroits sont je crois les seuls que vous pouffiez avoir en vue : car quelle que soit la réputation des Colleges des Jésuites, vous ne nous proposerez sûrement pas d'y faire élever notre jeunesse Angloise.

Disons donc deux mots, s'il vous plaît sur ces Universités Protestantes du Continent.

Nous connoissons assez bien, vous & moi, l'état de littérature & d'éducation dans ces endroits. Il y a certainement parmi eux d'excellents & d'éminents personnages. Mais vous avouerez que les Universités d'Angleterre ont aussi les leurs ; si nous n'en trouvons pas aisément aujourd'hui, que l'on puisse opposer à un LIMBORCH (\*), ainsi qu'à un LE CLERC ; il n'y a pas long-tems

(\*) Célèbre Théologien Remontrant, Auteur de plusieurs Ouvrages, dont les plus fameux sont :  
1°. *Theologia Christiana. Amstelod. in-4to. 1686.*

2°. *De Veritate Religionis Christianae amica collatio cum erudito Judæo (Isaaco Orokio) Goudæ 1687. in-4to.*

3°. *Historia Inquisitionis. Amst. 1692. in-fol.*

que nous pouvions nous vanter d'un CHILLINGWORTH (\*), d'un CUDWORTH (†) & d'un WHICHOT (§), tous gens d'un esprit mâle & vigoureux, d'un cœur noble & d'un savoir incomparable.

Mais il n'est pas question de quelques hommes particuliers, dont ces grands corps manquent rarement; mais de la forme générale & de la constitution de ces savantes compagnies, eu égard au grand objet de l'éducation de la jeunesse.

Oserons-nous dire que les troupes d'Etudiants, éparfées dans une Ville de

(\* ) Un des plus grands Théologiens de l'Eglise Anglicane. Il a la gloire d'avoir formé le célèbre *Tillotson*. Son Ouvrage, *The Religion of Protestants*, a été traduit en François, & imprimé à Amsterdam en 1730. 3 vol. in-4to.

(†) Savant Anglois, très-versé dans la connoissance des langues, dans l'antiquité & dans les Belles-Lettres. On a de lui en Anglois un Ouvrage de la plus grande célébrité: *Le Système de l'Univers*, connu de toute l'Europe par la Traduction Latine qui en a paru en 1733. 2 vol. in-fol.

(§) Successeur du fameux *Collins*, dans la place de Préfet du College du Roi. On connoît de lui quatre volumes de Sermons, donnés au public par le Docteur *Jeffery*.

Hollande ou de Suisse, sont mieux instruites ou mieux gouvernées, que les jeunes écoliers dans nos Collèges ? Ou que le bon ordre, la discipline & la sobriété de ceux-ci soient à comparer avec la liberté & l'anarchie des autres ?

Mais n'y eût-il point de différence à cet égard, comme certainement il y en a beaucoup, ne doit-on compter pour rien la disparité des Constitutions civiles & religieuses ?

Je suis sûr que vous ne me soupçonneriez pas d'adhérer superstitieusement à aucun usage particulier de Gouvernement Ecclésiastique. Mais est-il indifférent qu'un jeune homme qui est destiné à être un sujet de la Couronne & un membre de l'Eglise d'Angleterre, soit accoutumé à l'égalité des pays Républicains & des Eglises Calvinistes ? Il peut être avantageux pour des hommes d'un âge mûr & d'une expérience consommée, de les connoître ; mais voudriez-vous élever votre fils d'une manière qui doit vraisemblablement l'indisposer, à tort ou non, contre le Gouvernement de son pays ?

D'ailleurs pensez - vous qu'il y ait moins de préjugés dans les hommes soumis à d'autres Constitutions civiles & religieuses, que dans les nôtres ? Leurs Professeurs, leurs Instituteurs de la jeunesse sont - ils plus exempts d'erreurs populaires & d'attachements aveugles, que les Gouverneurs & le Maîtres d'éducation de notre pays ?

Bien plus, considerez vous-même, Mylord, s'il n'y a pas autant de tyrannie dans l'administration de quelques - uns des Etats qu'on appelle libres, & autant de gêne & de persécution dans quelques unes des Eglises qu'on appelle libres, qu'on en peut raisonnablement reprocher à la Monarchie ou à l'Eglise d'Angleterre ?

De sorte que je n'imagine pas aisément ce que vous pourriez espérer de gagner en préférant ces écoles étrangères aux vôtres. Le hazard est du moins égal pour trouver chez vous ce qui mérite d'être acquis; ce qu'il faudroit éviter, peut & doit avec plus de probabilité se rencontrer hors de votre pays.

Mais peut-être que vous ne voudriez fixer votre jeune voyageur dans aucun lieu particulier où l'on enseigne les sciences, & que vous avez uniquement en vue de l'envoyer, sous l'aile d'un Gouverneur, parcourir à la hâte plusieurs fameuses Académies, sans l'établir dans aucune. C'est le vrai moyen, je l'avoue, de le garantir des préjugés; mais de savoir si de cette éducation ambulante, il peut résulter quelque instruction solide, quelque connoissance des hommes & des choses, c'est ce que je vous laisse à juger vous-même.

L O R D   S H A F T E S B U R Y .

Vous m'avez fait la grace d'imaginer plusieurs projets, dont en bonne foi je n'avois pas la moindre idée. Mais si l'éducation d'un jeune homme de qualité ne peut être conduite sans l'assistance de ces Professeurs d'Académie, je le confierois beaucoup plutôt au soin de tel, que le génie plus libre & plus poli de certaines Universités étran-

gères a formé, qu'au gouvernement de ces guides Ecclésiastiques, dont les manieres & la façon de penser sont diamétralement opposées.

M. L O C K E.

Vous vous expliquez à présent très-clairement. Votre objection est donc contre les Gouverneurs de cette robe. Vous pensez qu'il est absurde, & même pernicieux, de commettre notre jeune Noblesse au soin des gens d'Église. Vous aimeriez mieux la voir entre les mains des laïcs, dans les mains des Philosophes, proprement ainsi nommés, qui indifférents à toute chose, hors à la vérité pure & à la raison, n'ont pas couru le risque d'être imbus eux-mêmes de mauvais principes, & par conséquent ne peuvent être tentés d'en inspirer de tels à leurs élèves.

L'idée est heureuse, Mylord ; & si l'on pouvoit trouver quelque part un nombre de ces Philosophes, j'adopterois volontiers le projet de les employer



dans la partie de l'éducation. Mais l'état dans lequel la vérité & la raison sont encore, & paroissent devoir continuer dans ce monde, ne donne guere lieu à des espérances si flatteuses. Un Gouverneur sans préjugés, est une rareté qu'on ne trouvera ni dans nos Universités, ni même par-tout ailleurs: & préjugés pour préjugés, il est permis, ce me semble, de trouver ceux d'un homme d'Eglise aussi supportables que ceux de tout autre.

Mais, Mylord, n'ayant aucune prévention particuliere en faveur de cet Ordre, ayant même quelque sujet de me plaindre de plusieurs de ses membres, je ne puis avoir mauvaise grace à hazarder un mot ou deux pour sa défense.

Vous me permettez donc de vous dire que je ne vois aucune incapacité particuliere dans le Clergé pour l'important emploi, où il est appelé en ce pays ci, de veiller à l'éducation de la jeunesse. Le loisir dont les Ecclésiastiques jouissent, les sciences différentes,

&  
pe  
de  
pl  
de  
se  
er  
le  
m  
la  
n  
ta  
el  
a  
&  
t  
q  
d  
e  
fa  
c  
c  
r  
v

& les études générales que ce loisir leur permet & que leur profession les oblige de suivre, enfin la vie exacte & exemplaire, où, si vous le voulez, la seule décence que leur caractère leur impose, toutes ces circonstances paroissent en général les avoir désignés, comme les personnes les plus propres pour former les mœurs & cultiver les esprits de la jeunesse dans tous les pays. Dans le nôtre, cette convenance frappe d'autant plus, que leurs préjugés de quelque espece que ce soit, leur sont communs avec toute sorte d'hommes spéculatifs & studieux, & que leur intérêt bien entendu, & tel que l'apperçoivent ( quoi que la chaleur & la passion aient fait dire à quelques personnes ) ceux d'entre eux qui sont les meilleurs & les plus sages, n'est en aucune façon séparé de celui de la grande Communauté à laquelle ils appartiennent.

Oui, direz-vous, mais leurs espérances, les avancements qu'ils ont en vue. ....

Cependant à cet égard même ils sont

encore de niveau avec les autres hommes de quelque profession que ce soit, avec tous ceux qui, soit par leur mérite, soit par la faveur de leurs supérieurs, aspirent à s'élever à quelque distinction dans le monde. Et quoique nous disions communément que le Clergé devoit être uniquement animé par des motifs plus purs; cependant vous ne pouvez pas attendre, vous ne devez pas même desirer sérieusement qu'il soit absolument insensible à ceux de l'espece dont nous venons de parler....

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Je veux bien en convenir; mais avouez aussi que les manieres particulieres à cet état, ont quelque chose de bien étrange pour le monde.

M. L O C K E.

Je ne pense pas que leurs manieres soient plus choquantes que celles de tout autre état. Elles conviennent à leur profession & à leur façon de vivre, d'où

elles résultent naturellement. Si nos Écclésiastiques n'ont pas ce vernis de politesse que l'on estime si fort, du moins ils vous choquent rarement en l'affectant. Mais après tout si les personnes de votre qualité & de votre éducation, vouloient condescendre à les supporter d'avantage, ils perdroient insensiblement sous vos yeux ce que leur extérieur a de grossier, & pourroient arriver avec le tems à réfléchir quelque chose de cette haute politesse, qui brille si fort dans le commerce & la conversation des gens du grand monde.

LORD SHAFTESBURY.

Je suis peu curieux de savoir quelles transmutations ils peuvent éprouver dans la suite, & par quels moyens. Sur ce chapitre leur candide apologiste peut plaisanter ou parler sérieusement, comme bon lui semblera. Mais de ce qui paroît à présent, je prends à mon tour la liberté de penser moins respectueusement qu'il ne le voudroit de nos sacrés

Instituteurs ; & quoique j'estime plusieurs particuliers de cet Ordre autant qu'aucun autre homme , cependant jusqu'à ce que je voie un plus grand changement dans les principes & les mœurs de ce corps , que nous ne pouvons l'espérer de nos jours , je ne saurois penser favorablement de ces Colleges grossiers où président des gens d'un pareil mérite.

M. L O C K E.

Ayons patience , Mylord ; je ne me suis pas fait scrupule de vous avouer qu'il se trouve à présent beaucoup d'usages vicieux dans ces Colleges , & qui ont besoin d'être corrigés. A mesure que nos factions & nos partis , soit dans la Religion , soit dans le Gouvernement , s'éteindront , les Universités deviendront plus raisonnables. De même à proportion que le général des mœurs se raffinera , les sociétés particulières prendront aussi un meilleur air & une forme plus polie. En un mot elles ne peuvent pas guider le gout ou le jugement du public ,

public , mais sûrement elles le suivront.

Cette heureuse période n'est peut-être pas éloignée. Or à présent que j'ai pris sur moi d'annoncer l'état futur de nos Universités, souffrez que je vous détaille plus particulièrement ce que je conçois d'avantage dans les changements que je prévois, & que dans une espece de ton prophétique, tel que la vieilleffe le prend quelquefois, & qu'on peut le lui pardonner, je vous trace une foible esquisse de ces jours brillants, que je vois se lever sur nous.

„ Le tems viendra, Mylord, & je  
 „ ne le crois pas fort éloigné, où les  
 „ Universités d'Angleterre seront aussi  
 „ respectables pour les sciences, les  
 „ principes & la morale qu'elles ensei-  
 „ gneront, qu'elles paroissent méprisa-  
 „ bles à vos yeux à ces différents égards.  
 „ Je vois le jour où une étude pro-  
 „ fonde & une sage interprétation de  
 „ l'Écriture seront la base de la Théo-  
 „ logie, où une Philosophie fantasque,  
 „ bizarre & supposée déserterá leurs  
 „ écoles, & sera remplacée par une

M

Standort: P 06  
 Signatur: JKRC 1006  
 Akz.-Nr.: 76/14613  
 Id.-Nr.: W1285792

science réelle, soutenue sur les fon-  
 dements sûrs de l'expérience & d'une  
 exacte observation : où leur Physique  
 fera des faits, leur Métaphysique le  
 sens commun, & leur Morale l'hu-  
 manité.

„ Je ne me livre point, Mylord, à de  
 vaines imaginations ; le tems approche  
 où nos Théologiens liront S. PAUL  
 & non pas CALVIN. NOS BACONS &  
 NOS BOYLES vont chasser ARISTOTE  
 des écoles, le Chevalier NEWTON  
 remplira la Chaire de DESCARTES,  
 & votre ami (si vous me pardonnez  
 l'arrogance de me placer moi-même  
 à côté de ces grands hommes), aura  
 le pas sur BURGERSDICIUS (\*).

„ Mon œil prophétique pénètre plus  
 loin. Parmi ces progrès dans la scien-  
 ce véritable, on apprendra les lan-  
 gues savantes pour son utilité & non  
 par pédanterie. Les Anciens que vous

(†) Je doute qu'aucun Catalogue de savants,  
 fasse mention de ce nom, que l'Auteur a proba-  
 blement imaginé pour désigner quelque pédant  
 de ce tems-là.

„ admirez seront respectés & non pas  
 „ idolâtrés ; & dans le sein même de  
 „ nos Académies , il s'éleva un nom-  
 „ bre d'hommes qui poliront le gout  
 „ de la Nation en perfectionnant les  
 „ connoissances.

„ Je ne vous ai encore exposé que  
 „ la moitié de ma vision. Les instruc-  
 „ teurs de notre jeunesse , que vous  
 „ qualifiez d'enfants qui ont de la bar-  
 „ be , adopteront les mœurs qui con-  
 „ viennent à des hommes , instruiront  
 „ avec connoissance & persuaderont  
 „ avec raison , feront les premiers à re-  
 „ jeter une doctrine & des principes  
 „ d'esclavage , banniront de leurs mœurs  
 „ le libertinage & la débauche ; & , ce  
 „ qui est la premiere & la derniere partie  
 „ d'une bonne éducation , donneront à  
 „ la jeunesse confiée à leurs soins , les  
 „ plus grands exemples d'exactitude , de  
 „ sobriété & de vertu.

„ Peut-être alors un commerce plus  
 „ libre s'ouvrira avec la société : les étu-  
 „ diants de nos Colleges auront l'ambi-  
 „ tion de paroître en bonne compagnie ;



» & une politesse générale prévaudra où  
 » vous ne voyez à présent que barbarie  
 » & grossièreté.

» Qui fait encore si dans un état si  
 » différent des choses, les Arts eux-  
 » mêmes ne seront pas admis dans ces  
 » lieux destinés à l'instruction publique,  
 » & si l'on n'y enseignera pas ces exer-  
 » cices que notre jeune Noblesse est  
 » obligée aujourd'hui d'aller apprendre  
 » sur le Continent.

» Si le préjugé d'un vieillard qui a de  
 » l'expérience doit être compté pour  
 » quelque chose, j'ose dire que tels sont  
 » les heureux changements que vous  
 » appercevrez bientôt dans nos Univer-  
 » sités d'Angleterre. Quelle en sera la  
 » durée? C'est ce que je ne puis décou-  
 » vrir. Elle dépendra beaucoup des  
 » mœurs générales & de l'encourage-  
 » ment public. En même tems si quel-  
 » que nuage intercepte encore la lumie-  
 » re, il ne viendra pas immédiatement  
 » du dedans, mais du peu de faveur;  
 » ou, ce qui est pire, de la faveur mal  
 » dirigée que les grands daigneront té-

„ moigner pour ces établissemens , qui  
 „ doivent attirer & qui méritent si fort  
 „ toute leur protection.

„ Cependant après tout ce que j'ai  
 „ vu , & peut-être révélé , comme vous  
 „ pouvez très-bien me l'objecter , de  
 „ l'état florissant de nos Universités dans  
 „ l'avenir , & des ressources qui s'y trou-  
 „ veront pour répondre à tous égards  
 „ au but de leur institution , je ne peux  
 „ me tromper dans une prédiction ; c'est  
 „ que la mode de faire voyager la jeu-  
 „ nesse de bonne heure continuera ,  
 „ peut-être même augmentera avec plus  
 „ de fureur , & qu'on enverra encore  
 „ dans le Pays étranger , nos jeunes  
 „ gens de qualité , pour leur éducation ,  
 „ lorsque toutes les raisons que vous  
 „ avez alléguées en faveur de cet usage  
 „ cesseront. “

LORD SHAFTESBURY.

Cette dernière prédiction peut être  
 vraie , je veux dire si les autres sont jamais  
 accomplies. Mais comme je n'ai pas  
 grande foi aux prophéties modernes , &

que je ne vois rien à présent qui annonce cet âge d'or, que votre imagination vient de nous présenter, vous m'excuserez si les vôtres n'ont pas un grand poids avec moi avant leur parfait accomplissement. Si cela arrivoit jamais, je respecterois votre prévoyance, & me réjouirois fort d'un événement, qui, je l'avoue de bonne foi, ne laisseroit aucune excuse à mes compatriotes pour leur folie.

*Voilà, Monsieur, la substance de ce qui se passa entre nous, sur le sujet en question. Nos autres amis, à la vérité, donnerent leurs avis de tems en tems, mais rarement & en peu de mots; & j'ai mieux aimé mêler leurs observations avec les nôtres, que d'embarasser & d'allonger ce récit par une scrupuleuse exactitude. D'ailleurs il ne m'eût pas paru honnête d'introduire mes amis sur la scène, pour leur faire faire en quelque sorte un personnage muet: leur politesse pour nous, qui étions les parties principales dans le débat, pouvoit seule*

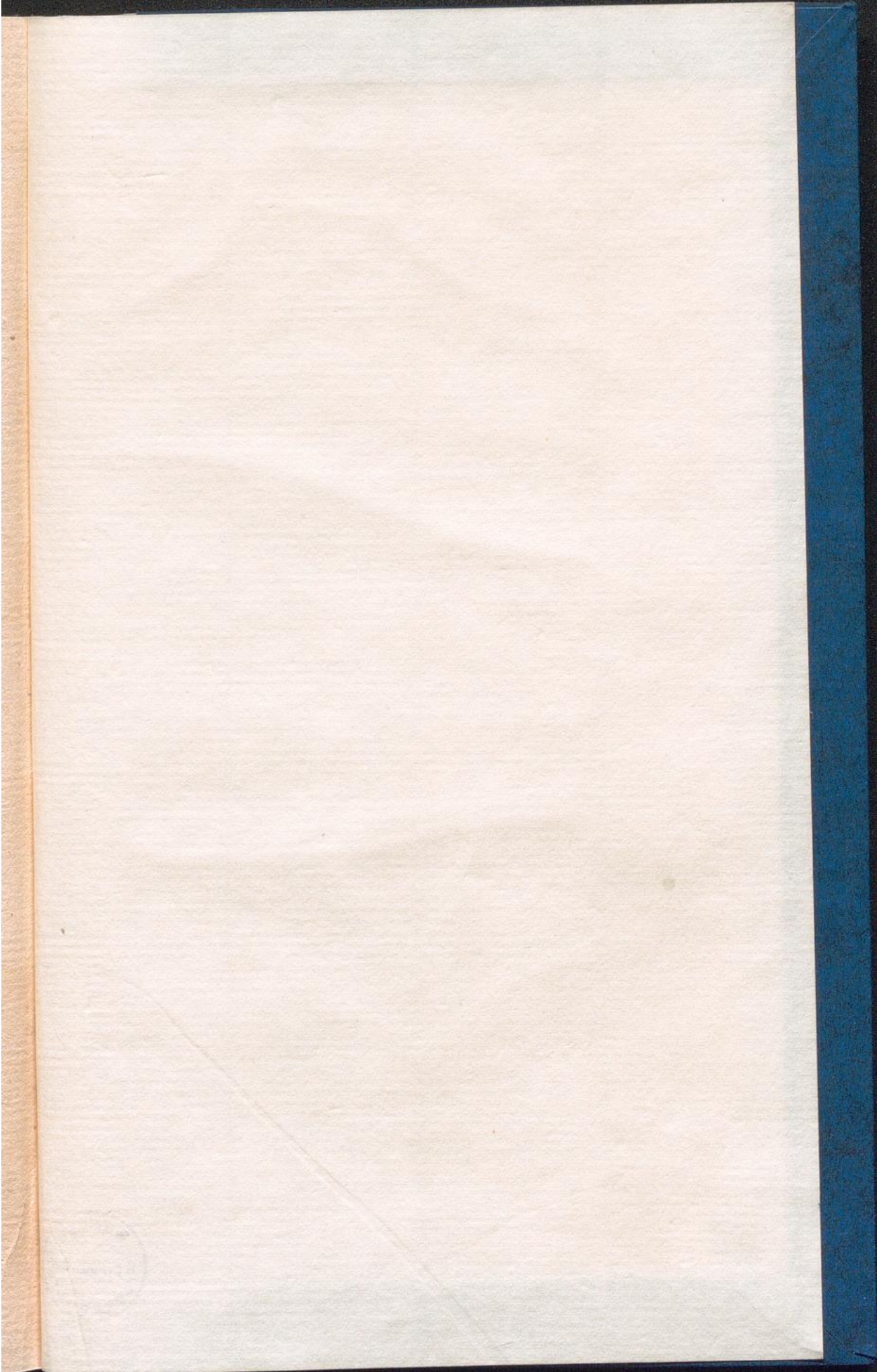
les empêcher d'y jouer un rôle considérable. Cependant une relation de cette espece auroit sans doute donné quelque chose de plus vif à l'esquisse que je vous envoie, comme certainement la conversation originale a été plus animée par leur présence.

Soyez sûr que je vous ai rapporté tout ce qui s'est dit d'essentiel dans cet entretien ; car le jour commençoit à approcher de sa fin, & il étoit tems de nous séparer pour remplir nos différents engagements.

Pour moi, je vous laisse à deviner l'effet que produisirent sur moi les graves remontrances de notre Philosophe. Vous trouverez une chose remarquable, c'est que je me sois chargé de faire le procès à l'état présent des choses, tandis que lui, à un âge naturellement querelleur & mécontent, s'est employé à le défendre. Je ne déciderai pas si c'est une preuve de sa sagesse ou de son bon naturel. Mais j'ai eu beaucoup de satisfaction à entendre ce vieillard nous parler avec tant de complaisance de ces jours plus heureux qu'il

envisageoit, & dont quelques jeunes que  
nous soyons & quelque ardemment que  
nous le désirions, nous avons toujours  
désespéré.

F I N.

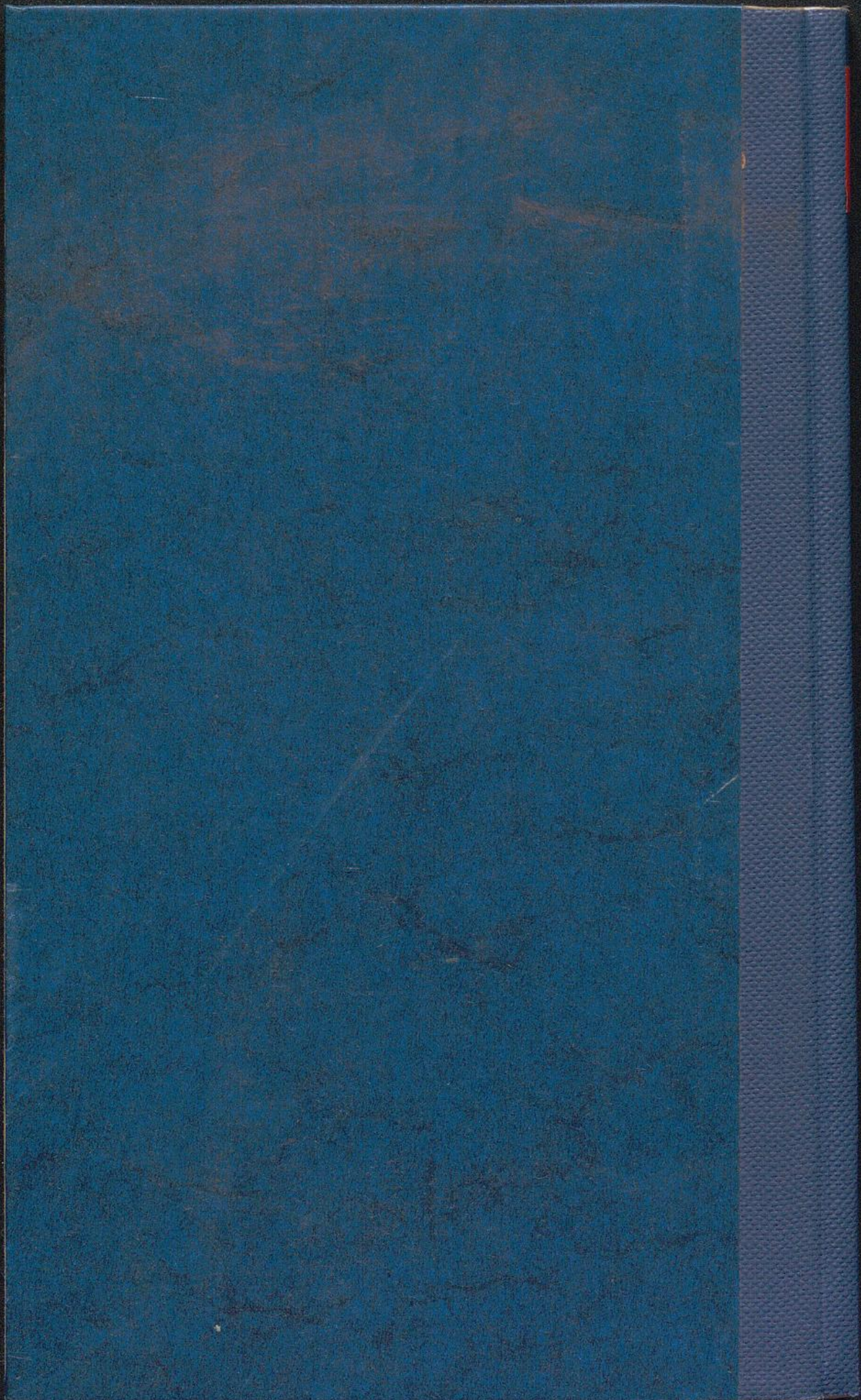


Burlage  
Einband  
Trockenhof

12/

M





P  
06

JKRC  
1006